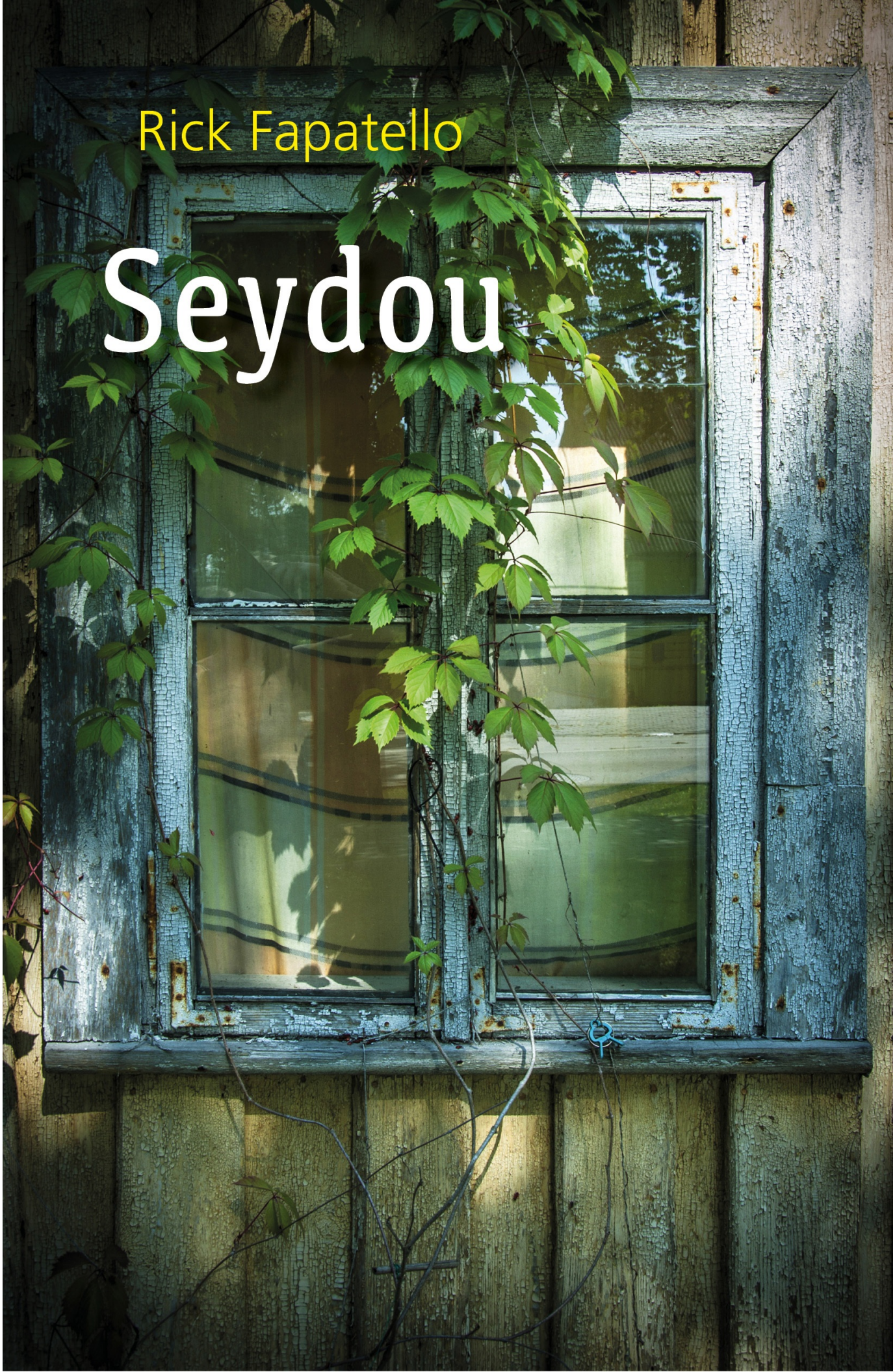

Rick Fapatello
Seydou

Rick Fapatello

Seydou

© Rick Fapatello, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6284-8



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Michèle

Il y a souvent plus de choses naufragées au fond d’une âme

qu’au fond de la mer

Victor Hugo *(Moi, l’amour, la femme)*

Ils approchent de la gare, on dirait. Les roues grincent, frottent les rails, cherchent leur chemin. Adossé à la porte des toilettes, sur la plate-forme instable, Seydou sent le train se tordre sous lui dans un grand crissement d'aigus et de cognements sourds. Il a faim. Parfois, les secouements sont si forts que son dos s'écarte de la paroi et qu'il doit se tenir pour ne pas tomber, comme s'il était ivre.

Comme s'il tanguait, aurait dit le vieux.

Tanguer, au vieux, c'était son mot préféré. Il disait souvent : le bateau tangue. Parfois aussi, quand la mer venait par l'autre côté, il disait : roule, le bateau roule. Tanguer ou rouler, quelle différence ? Seydou a beau chercher, il ne trouve pas. Faut dire que cette histoire de bateau c'était il y a longtemps, avant l'Italie, une vraie éternité ! Même le visage du vieux, il l'a oublié, alors… Tout juste il se rappelle ses mains, des mains creusées par le sel comme la peau d'un éléphant. Mais ça aussi, ses mains, c'était avant.

Avant le jour où il est parti. Ce jour-là, la mer était plate comme si on avait versé de l'huile dessus, le vieux a dit : On est trop chargé. Il a ajouté : Si on continue comme ça, c'est sûr, on va couler. Ces mots, il aurait pas dû les dire, jamais. Mais c'était trop tard. Les autres l'ont regardé, ils ont chuchoté longtemps puis ils l'ont regardé encore : Vas-y maintenant, ils ont dit, vas-y tout de suite. Ce jour-là on voyait plus la côte, la mer était bleue et des millions d'éclats de soleil dansaient sur les vagues comme les étincelles du feu. Le vieux a souri et il a répondu : Un moment je vous prie, il a sorti de sa poche un vieux rasoir et il s'est rasé bien proprement, devant tout le monde qui regardait et quand il a eu fini il s'est levé, il s'est assis sur le bord du zodiac, il a replié ses jambes et hop, dans un grand bruit de mouettes, il a disparu.

La mer l'a avalé comme une pierre.

Le vieux, c'était le premier. Plus tard ils en ont jeté trois autres, des vieux comme lui. À la fin, le bateau allait mieux, il était plus léger.

C'est comme ça qu'ils ont fait, je te jure.

PREMIER JOUR

1

La tête de Seydou lui tourne, avec son ventre vide et ces grands à-coups du train c’est normal, faut pas s’inquiéter.

Faut pas s’inquiéter, c’est ça qu’aurait dit Malika, exactement ça. Elle est optimiste, Malika, c’est sa nature. Elle dit : pas de souci ! Les choses s’arrangent toujours avec le temps.

Seydou pense au vieux, à pourquoi il a sauté sans qu’on le force, tout seul. Peut-être qu’il était d’accord, au fond. Peut-être qu’il savait qu’il avait raison, que le bateau était trop lourd, qu’il fallait faire quelque chose. Peut-être qu’il s’est fait couler exprès.

Sauver les autres, si ça se trouve, c’était son idée.

Il ouvre son sac, pour voir. Il n’a rien à manger mais il regarde quand même. Chercher, ça occupe. Son bout de sandwich qui restait, il l’a mangé jusqu’à la dernière miette hier soir. Pas grave, il est tellement heureux ! Il aimerait partager sa joie, hurler qu’il est content d’être dans ce train pour Paris, la capitale de la France, tellement content que non, pas grave qu’il ait faim, pas grave du tout, mais il n’ose pas, les gens autour de lui sont tellement occupés, comment faire ? Un jour, au bord du fleuve, il a vu une forêt morte. Les arbres étaient muets, ils se parlaient plus, ils sortaient de l’eau tout raides et leur écorce était blanche et dure comme la pierre. Ici, dans ce train, c’est pareil. Les gens se parlent pas, ils sont dans leurs affaires, chacun pour soi.

Ils ont des smartphones qui les éclairent par en-dessous, ça leur fait des têtes de revenants.

Seydou aimerait bien en avoir un aussi, de smartphone, un perfectionné, un qui fait des photos. Quand il aura du travail, c’est la première chose qu’il fera : s’acheter un smartphone. Le plus beau. Qui fait des vidéos et de la musique. Avec un grand écran et une coque, pour pas qu’il s’abîme.

Il sait déjà lequel, il a déjà choisi.

2

Les gens referment leurs manteaux, l'homme devant lui met son chapeau. Seydou a compris : on arrive. Les trajets c'est toujours pareil. Les habitués, ceux qui connaissent, ils bougent avant les autres. Le train s'agite, fait son serpent, glisse un instant sur son ventre, enfile le quai tout doucement puis sans prévenir, sans rien dire, s'arrête. On ouvre la porte. Une grande froidure entre dans le wagon. L'homme au chapeau descend. Alors Seydou se signe, prend son sac, plonge à son tour.

En bas, c'est la folie ! Le fleuve roule des gros bouillons de bagages. Des garçons chantent, bras levés, bouteille à la main. Un enfant pleure. Un petit train remonte la foule. Un monsieur en pousse un autre, tout racorni dans son fauteuil. Au milieu du quai, une famille s'est arrêtée, fait barrage. Les gens contournent l'obstacle, râlent. Vous pouvez pas vous ranger un peu ? Seydou brûle d'impatience. Vite, plus vite ! Son sac est léger, il essaie de doubler, de prendre des raccourcis mais ça plaît pas, les gens s'agacent : On fait comme ça chez toi ? Alors il renonce et reprend sagement sa place, tout le long du quai interminable, jusqu'à la locomotive qui apparaît enfin, pointue comme un poisson d'argent, si belle ! Il aimerait bien s'arrêter, la toucher un peu mais impossible, le courant pousse, il passe un portillon de verre, traverse un hall grand comme un terrain de foot puis se retrouve dehors d'un coup, tout étourdi. Il fait froid. Des gens font la queue devant des voitures. Des types traînent en fumant. Au-dessus de lui, perchée sur sa tour, une montre énorme ouvre son œil rond et luminescent. Seydou n'a jamais vu de cadran comme ça, avec des aiguilles aussi grosses. Comment font-elles pour tourner ? Il est arrivé, Malika serait si fière ! Et ce brouillard blanc qui sort de la bouche, c'est si drôle… Il porte deux doigts à ses lèvres et recrache l'air lentement, comme un riche son cigare. C'est bon de fumer, même de faux. On oublie sa faim.

Il reste là longtemps, jubilant, heureux comme un prince en son royaume. Devant lui, Paris-araignée tisse sa toile immense.

Une grande envie de chanter le prend.

3

La faim le vide à méchantes torsions qui le laissent tout frissonnant. Son ventre gémit comme un gosse mal élevé. Depuis quand est-il planté là, à regarder ? Bouge, Seydou, tu vas attraper des fourmis ! À Milan, les garçons qu'il a rencontrés lui ont expliqué : Paris, c'est pas compliqué. Tu prends le métro sous la gare, ligne sept, tu vas presque au bout et tu sors.

Si tu veux trouver les autres, c'est là qu'ils sont.

Le problème, c'est qu'il ne sait pas où il est, le métro. Et même s'il savait, il se rappelle plus où sortir. C'était quoi déjà le nom ? Il l'a recopié sur un papier mais le papier a dû tomber, avec tout ce piétinement, en tout cas il n'est plus dans son blouson.

Mais s'il le voit écrit, c'est sûr, il se rappellera.

Dans la foule tout à l'heure, il a vu un grand trou aspirer les gens : là peut-être ? Il rebrousse chemin, retrouve le hall. Des oiseaux gris s'écartent à son passage, l'œil rond. Un panneau géant change ses lettres à toute allure. Une femme fait des annonces de trains pour plein d'endroits, sa voix est douce. Où se cache-t-elle ? Seydou la cherche des yeux mais il ne la trouve pas.

Le trou est là, sur sa droite. Des colonnes de gens-fourmis descendent et remontent l'escalator. Il pose ses pieds sur la première marche et s'enfonce aussitôt, comme sur une dune. Pas loin de son village, près du fleuve, il y a un grand trou. Avec beaucoup de bruit et de détonations. De près, les machines sont énormes mais de loin, du bord, elles sont si petites qu'on dirait des jouets. C'est là, dans le trou, que son père travaillait. Au début, il était aux rampes et après il est passé pelleteuse. Malika pensait que ça serait mieux, la pelleteuse, elle était contente. Mais en vrai, ça n'a rien changé. Le soir, il rentrait tout couvert de poussière, exactement comme avant. Rouge, la poussière. Qui collait tellement qu'elle partait pas. Il fallait la frotter au fleuve avec le sable, c'était le seul moyen.

Un jour qu'il pleuvait, son père l'a entouré avec ses bras, il l'a serré fort par derrière et il a murmuré : Fais pas comme moi, Seydou, ne travaille pas pour eux, jamais. Promets-moi. Ce jour-là, ses mots tremblaient comme le vent et il

toussait. Alors Seydou a promis.

Il est mort pas longtemps après. Malika a pleuré son fils, puis elle a pris Seydou chez elle.

Quand l'école a fini et que c'était son tour, Seydou a dit : J'irai pas dans la mine. Ils ont insisté, bien sûr, mais il a tenu bon son idée. Ils pouvaient pas le forcer ! Alors ils ont laissé tomber.

C'est pour ça qu'il a dit non : parce qu'il avait promis.

En bas de l'escalator les gens font bouchon, c'est dur d'avancer. Seydou se dégage, enfonce un long couloir puis s'arrête, bloqué. Le portique s'ouvre et se referme comme des ciseaux. Comment faire ? Il n'a pas de ticket, pas d'argent, rien. Deux types passent, collés comme des siamois. Seydou aimerait bien faire pareil, coller à quelqu'un pour passer mais avec son sac c'est compliqué, il n'ose pas. Je vais quand même pas mendier ! Mendier c'est pour les pauvres, ceux qui peuvent plus. Moi je suis fort. Je viens pour travailler, pas pour mendier.

Tant pis, il ira à pied. Il rebrousse chemin, remonte l'escalier jusqu'aux oiseaux et sort.

Dehors, l'air froid lui griffe la figure comme un chat.

4

Il s’avance au hasard, son sac sur l’épaule. Les immeubles montent très haut au-dessus des arbres. Les rues sont droites et grises, toutes pareilles, le ciel aussi est gris. Comme les oiseaux de tout à l’heure. Comment font les gens d’ici pour trouver leur chemin ? Sûrement ils se perdent. Chez lui, il se perd jamais ! Avec les bruits et les odeurs, il sait. Sous ses pieds, la terre parle.

Elle parle toujours, même quand les étoiles sont éteintes.

Ici, dans cette géométrie aveugle et grise, il est perdu.

Un homme s’arrête, cigarette à la bouche, fouille ses poches. Seydou s’approche, demande son chemin. L’homme sort son briquet, allume sa cigarette, repart. Il n’a pas vu Seydou. Comme s’il était un nuage, ou du vent.

C’est sûrement sa faute à lui, Seydou. Peut-être qu’il a fait une impolitesse, peut-être que l’homme était sourd ? Peut-être aussi qu’on ne parle pas aux gens comme ça dans la rue, que son français n’est pas assez bien ? Pourtant, lorsqu’il croise des gens, il comprend. Il est si fier de comprendre, si fier de parler français ! Pas comme en Italie où il comprenait rien.

Plus loin, la rue croise une autre rue, très grande, avec des arbres prisonniers derrière des grilles. Soudain, juste à temps, il recule. La trottinette l’évite en tanguant un peu. Son phare est allumé. La fille dessus porte un casque rose. Seydou n’a jamais vu de trottinette comme ça, qui avance toute seule. Il fait un geste pour s’excuser mais trop tard, la fille est déjà loin.

Il passe une haute colonne, marche sur les trottoirs éclaboussés de couleurs. Les magasins débordent de lumière, il gonfle ses poumons à éclater... Tout ça pour lui ! Ce magasin-là, surtout, le fascine. Très haut, tout illuminé, on dirait le bateau qui a failli les couler, dans la mer, juste avant l’Italie. C’était la nuit, un bateau énorme. Il est passé à ras comme un couteau en faisant une grosse vague. La femme au boubou jaune, c’est là qu’elle s’est noyée. Heureusement son bébé n’était pas avec elle, il dormait au fond du bateau. On a essayé de la repêcher mais avec l’agitation, c’était difficile. À cause de l’eau, son boubou pesait trop lourd. L’autre, le gros bateau illuminé, celui qui ressemblait au magasin, il continuait bien tranquillement, il avait rien compris du problème. Le temps

qu’on essaie de reprendre la femme il était passé, on voyait plus que son arrière. Sur le pont il y avait plein de petites lumières et des notes de musique. Ils faisaient la fête.

C’est pour ça qu’ils se sont pas arrêtés : à cause de la fête.

Avec la musique, tu comprends, ils ont rien entendu.

5

Seydou entre dans le magasin et réchauffe ses mains. Tout est si propre ici, tout est si luxueux ! Il n'a jamais vu autant de marchandises. Le marbre par terre brille tellement qu'il voit ses Nike par dessous. L'escalier automatique grimpe en plusieurs morceaux, à chaque bout on repart dans l'autre sens. Un arbre géant pousse au milieu, décoré de boules multicolores. Des guirlandes tombent de ses branches, toutes brillantes, comme des lianes après la pluie. Seydou monte tout en haut et s'arrête, tête en l'air, stupéfait. L'immense coupole l'enveloppe de sa nuit bleutée. Il n'a jamais rien vu d'aussi beau ! Même le ciel de chez lui, quand les nuits sont froides et que des millions d'étoiles arrosent la terre : même ce ciel-là n'est pas plus beau.

Plus tard, il redescend d'un étage. Sur une grande photo, un homme très jeune et très beau lui sourit. Derrière son pick-up, il y a la savane. La savane toute sèche, comme chez lui. Et tout autour, partout, des vêtements par millions. Avec ça, on pourrait habiller tout le Mali ! Seydou traverse la forêt de cintres, ses mains traînent, caressent les tissus, plongent dans des bassins de teeshirts, de caleçons, de chaussettes. C'est là, au milieu d'un buisson de cuirs fauves, qu'il l'aperçoit. Sa peau moelleuse, douce, irrésistible…. Un blouson magnifique ! Comme dans ses rêves. Un jour, dès qu'il aura du travail, il l'achètera. En attendant il l'enfile, prend des poses, se dandine devant la glace. S'il avait son nouveau smartphone, il ferait une photo de lui avec le blouson et il dirait : Je suis arrivé à Paris, j'ai trouvé du travail, regardez le beau blouson que je viens d'acheter ! On lui demanderait : Tu l'as payé cher ? Alors il se moquerait : Laisse tomber, le prix c'est pas le problème, j'ai du travail et même que je vais m'acheter des chaussures aussi ! Des belles chaussures en cuir, souples et odorantes. Le blouson, les chaussures : c'est ça qu'il montrerait. La photo circulerait dans tout le village, elle ferait sensation.

Quand il les voit, uniforme noir, matraque au côté, c'est trop tard. Le premier se jette sur lui, le colle au mur. L'autre lui arrache le blouson, un bras après l'autre et le tend à la vendeuse qui le serre sur son cœur comme un enfant perdu. Seydou proteste. Je voulais simplement me voir avec, je suis pas voleur ! Leurs mains sont fortes, ses bras lui font mal. Ils le tirent de force jusqu'à l'entrée du magasin et le jettent dehors. Ils jettent aussi son sac tout ouvert, sans le refermer.

Même que mes affaires se répandent partout et qu’elles se mouillent, avec la pluie.

Les magasins, ensuite, j’ose plus y entrer. Je regarde de l’extérieur, le nez collé aux vitrines, en m’imaginant dedans. Le plus près possible de la vitre pour me réchauffer.

Et ce vent froid et humide qui me glace les os.

6

Depuis quand marche-t-il ? Il est si fatigué. Il s’assoit lourdement sous un porche, son sac à côté de lui, et s’endort.

À son réveil, à ses pieds, il y a une pièce. Une pièce d’Euro, il la reconnaît. La même qu’en Italie. Quelqu’un l’a perdue sans faire exprès, il va sûrement la ramasser. Peut-être qu’il a un trou dans sa poche ? Seydou aussi a des trous dans ses poches. La pièce brille sur le trottoir. Il attend longtemps sans la toucher mais personne ne s’intéresse, les gens passent devant lui sans faire attention. Alors il la prend et la garde bien au chaud dans sa main. Il a beaucoup de chance !

Il pleut toujours, des gouttes minuscules qui mouillent quand même, l’air de rien. Il a froid. Sur une grande place, des gens sont debout sous des banderoles. Ils crient des slogans et portent des vestes jaunes. Son père en avait une pareille, à la mine. Plus loin, debout sur une estrade, un prédicateur fait un discours. Il s’emporte, les gens applaudissent. Seydou écoute un peu mais les mots sont compliqués, il ne comprend pas. Plus loin, un Africain souffle un brasero avec un morceau de carton. Son charbon est mouillé et fait beaucoup de fumée.

Seydou s’approche, tend les mains vers le feu. L’Africain vient du Sénégal, il est à Paris depuis trois ans. Sur sa grille, il fait cuire des billes de bois toutes rondes. Ça se mange ? Ça se mange, oui. Ça pousse dans les forêts d’ici, sur des arbres. Seydou échange sa pièce contre un papier rempli de boules. Le papier lui réchauffe les mains mais les boules sont dures, immangeables. L’Africain se marre. Tu dois enlever la peau, tu manges que l’intérieur ! Seydou avale les boules sans rien dire, à toute vitesse. Les fruits brûlants remplissent son ventre, il se sent mieux.

À présent qu’il est fort à nouveau, ils parlent. Je cherche l’endroit où vont les autres, je me rappelle plus le nom. Tu peux m’aider ? L’Africain prend un charbon dans son feu et dessine par terre. Paris, il dit, c’est comme une grosse pomme. Tu dois aller là, tout au nord, près de la queue. Aubervilliers, ça s’appelle. Le visage de Seydou s’éclaire. Aubervilliers ! C’est le nom qu’il cherche, il le reconnaît. Comment on fait pour aller là ? Facile, mon ami : Tu prends ce grand boulevard vers la gauche, tu le remontes tout droit et tu arrives.

Seydou s’éloigne, passe une cabane qui vend des journaux et des souvenirs. Sur un côté de la cabane, derrière un verre, une fille très belle à la peau très blanche le regarde. Elle le suit des yeux comme si elle allait venir avec lui. Au village, avec les copains, ils cachaient des images de filles nues dans un trou de rocher.

Son cœur se serre, il est pris d’un coup de tristesse. Les filles, c’est plus pour lui.

À mesure qu’il remonte vers le nord, la ville change. Les rues sont moins larges, les magasins sont plus petits. Seydou se sent mieux. La ville entre en lui par morceaux, familière, comme s’il était chez lui. Coiffeurs, magasins de téléphones, d’épices, restaurants de partout, odeur âcre et entêtante de l’herbe. Les gens s’attardent autour des boutiques. Le ciel pleut toujours, une mouillure froide et invisible. Seydou n’a jamais vu de pluie comme ça. Chez lui, la pluie ne tombe pas souvent mais quand elle tombe, elle est lourde. Elle fait des ravines dans la terre et le fleuve prend des épaisseurs de boue jaune. Même que parfois, il tourne furieux et arrache les arbres.

Au croisement d’après, trois types assis sur des mobylettes regardent vers lui, l’air bizarre. Alors Seydou traverse la rue et marche de l’autre côté. Pendant son voyage, il a appris. La violence est partout, tout près, juste sous la surface. Pas la peine de la provoquer.

Plus loin, un grand barbu coiffé d’une calotte lui donne une pomme.

Seydou croque la pomme tout entière, pépins compris, et mâchouille longuement sa queue amère.

LUNDI SOIR

1

Elle a de la chance, elle est assise. L'avantage de monter en bout de ligne, avant la cohue ! Le métro s'est rempli, station après station, quai après quai. Le voici bondé, serpent humain dense et continu. Dans l'un de ses anneaux : elle, Mathilde Dubreuil, qui rentre chez elle.

Ecoute tes oreilles, disait sa grand-mère, pas tes yeux. Mathilde n'a jamais oublié. Elle ferme les paupières, poreuse, attentive aux sons qui l'entourent. Grincement familier du train qui entre en station, claquement sec des portes qui s'ouvrent, gens qui montent et qui descendent, solde net positif. Bruits de pas, bruits de voix. Toutes ces autres vies que la sienne, leur croisement provisoire, presque immatériel. Rien ne relie ces gens entre eux que leur présence ici, maintenant, dans ce métro. Leur présence ? Condition nécessaire mais pas suffisante… Tu veux dire quoi, là, Mathilde ? Je veux dire… c'est pourtant simple ! Que pour que ces gens soient reliés, réellement reliés, il faudrait qu'il se passe quelque chose. Une panne, par exemple. Une longue panne. Peut-être qu'alors, on se regarderait. C'est-à-dire : qu'on se regarderait *vraiment*. Pas comme les regards vides qu'on s'échange d'habitude. Peut-être même qu'à la fin on se parlerait… Ou tiens, mieux qu'une panne : une bombe ! Un attentat. Alors là oui, on serait reliés. Indéfectiblement. Les survivants, en tout cas. Usagers de la ligne 11, station Belleville, 25 novembre, 18.14, voiture de tête : explosés. Tous explosés. Entrés dans l'histoire, reliés par le sang.

Mathilde sourit intérieurement, les yeux toujours fermés. Un peu triste, son affaire. Son imagination galopante… Elle chasse la pensée mauvaise et passe à autre chose. Le bip sonore, par exemple, avant chaque fermeture de porte : combien de secondes ? Va pour cinq. Quelle note ? Elle pencherait pour une tonalité majeure : un ré, probablement. Elle vérifiera tout à l'heure à son piano. Et de nouveau le claquement sec, les portes qui se ferment, toutes en même temps, le train qui accélère, la légère compression à l'entrée du tunnel, sa densité creuse, les stridences retrouvées, l'écho des voûtes.

Depuis longtemps, Mathilde joue à ce jeu : fermer les yeux avant chaque station, attendre que les gens s'installent, deviner qui a pris place autour d'elle, dans le carré. Elle s'autorise tous les indices : sons, poids sur la banquette,

contacts d’épaules ou de jambes, odeurs, parfums, paroles échangées... Tous, pourvu qu’elle garde les yeux fermés. Elle ne gagne pas à tous les coups, bien sûr, mais elle est devenue assez forte.

Plus que deux stations et elle est arrivée. Elle ouvre les yeux, regarde ses voisins. Perdu ! Elle ne les avait pas vus comme ça… Défaite microscopique et sans conséquence, aussitôt effacée de sa conscience.

La journée a été bonne, elle est contente. Quel beau projet elle a dégoté ! L’enfilade de grandes pièces, la vue sur Paris… Un paradis pour une décoratrice. Et qui ne gâte rien, les propriétaires sont sympathiques. Jeunes, du goût sans être directifs, exactement ce qu’elle aime. Rien à voir avec les petits cons qu’elle vient de livrer… Mais d’où tirent-ils tous ce fric ? Des startupers, probablement. Elle en voit de plus en plus, des gens comme ça. Tu crées ta startup, tu te fais racheter et bingo ! Jackpot. Tu t’achètes un magnifique appartement et tu le rénoves. Cela dit, elle aurait mauvaise grâce à critiquer. Ce chantier, c’est quatre mois de boulot au moins. Une visibilité pareille, par les temps qui courent, c’est un rêve.

Une chose est sûre, ses nouveaux clients ont bien choisi leur architecte. Elle a déjà croisé ce Mortier sur plusieurs chantiers : c’est un bon. Qui tient les délais, en plus. Cet appartement… si seulement ils parvenaient à l’éclairer mieux ! Elle a quelques idées, il faudra qu’elle lui en touche un mot.

2

Il est arrivé, aussi vrai qu'il s'appelle Seydou. Le pont métallique qui enjambe la rue, les piliers de fer, le train vert et blanc qui circule derrière les arches : c'est bien l'endroit qu'on lui a dit. Ce train tout là-haut, c'est le même qui passe dessous ? Qui entre et ressort comme un ver de terre ?

Chaque fois qu'il passe sur le pont, un grondement sourd fait vibrer la rue.

Sous les rails, débordant du trottoir, poussées comme des champignons : des tentes. Seydou traverse, s'approche. Chaises crevées, canapés défoncés. Assis par terre ou debout, des hommes. Certains jouent, d'autres parlent. D'autres ne font rien, ils regardent dans le vide, perdus dans leurs pensées. Quelques types tournent en proposant du shit.

Seydou remonte lentement la rue en longeant le trottoir. Il est fatigué, il aimerait bien s'allonger, dormir un peu. Un type l'interpelle, lui montre sa tente, frappe sa poitrine. Afghan, welcome : c'est tout ce qu'il sait dire. Sa tête est brûlée, il n'a pas d'âge. Seydou s'éloigne un instant, pisse contre une pile du pont, revient. La tente pue mais il est tellement fatigué que oui pour cette nuit, il répond. Il s'enroule dans la couverture tachée. Des ronds de lumière se promènent sur la toile. Demain, il trouvera du travail. Il parle français, il est si heureux d'être à Paris ! Autour de lui, la ville gronde. Une bonne nuit et tout ira mieux.

Jamais il ne repartira.

En Italie, après la mer, on les a séparés. Seydou, on l'a envoyé à l'intérieur du pays, dans un camp. Ils sont allés en autocar. Là-bas on lui a posé beaucoup de questions. D'où tu viens, pourquoi tu es parti, comment tu t'appelles, quand tu es né ? Parfois il savait répondre, parfois non. À la fin, on l'a mis devant un ordinateur et il a mis ses mains sur l'écran. Ses doigts ont laissé des traces noires pleines de petits cercles, comme un arbre coupé.

Après, il a attendu. Un jour, longtemps après, ils sont revenus. Demande rejetée, tu dois rentrer chez toi, ils ont dit. Rentrer ? Seydou préférait mourir. Alors il a quitté le camp comme ça, tout seul, sans prévenir. Quand il est passé devant les gardes il avait très peur mais les gardes s'en foutaient, personne n'a

rien dit. Le train a roulé longtemps dans un pays tout plat comme une galette puis ils sont entrés dans une grande ville. Au début, Seydou a cru que c'était Paris mais les gens parlaient pas français alors il a compris. C'était encore l'Italie.

Il était perdu, il savait pas quoi faire. Heureusement, il les a rencontrés. Deux garçons gentils. C'était quoi déjà leurs noms ? Seydou a oublié. Il est resté chez eux trois jours, ils ont beaucoup parlé, ils voulaient bien le garder mais Seydou, lui, il voulait pas. Alors ils l'ont ramené à la gare et ils lui ont payé le billet. Fais bien attention à toi, Seydou, te fais pas attraper ! Mais il a son plan, Seydou. Si on l'attrape il dira : Je suis mineur.

Si tu es mineur, ils peuvent pas te renvoyer.

Dans la tente, il dort d'un sommeil agité. À un moment, il a l'impression que l'Afghan entre, puis ressort. Mais c'était peut-être dans son rêve, il n'est pas sûr.

3

Mathilde aime le trajet des Buttes-Chaumont, plus long que l'autre mais qui longe le parc. Portée par le vent, une pluie fine recouvre la ville. Derrière les grilles, la masse sombre des hautes frondaisons enveloppe la butte. Sur le trottoir luisant, les réverbères dessinent des ronds clairs et huileux.

Ce soir elle est seule, Pierre est en voyage. Au programme : douche chaude, soupe, canapé, lecture. Elle aime ces moments de solitude, l'oxygène que lui offrent les absences de son conjoint. Luxe de ne rien faire, de circuler dévêtue, de parler à voix haute… Se promener nue chez elle, nouvelle frontière de sa liberté ? Elle sourit intérieurement. Elle n'est pas dupe, bien sûr. Elle devient casanière, elle s'en rend parfaitement compte. Elle, l'ancienne rebelle ! Où sont passées ses révoltes d'autrefois ? Rangées dans leur housse, bien soigneusement pliées... L'énergie qu'elle mettait à casser du bourgeois, voici qu'elle la met à son travail. Qui l'eût cru ? Sûrement pas son père. Au passage, comme une molécule nouvelle, le goût du confort s'est installé. Ce confort qu'elle méprisait tant autrefois… Embourgeoisée ? Sois honnête, ma fille : lorsque tu précises ta pensée, c'est bien à quoi tu arrives. Cet engourdissement. Cette paresse. L'acceptation des petites compromissions de la vie… Bon Dieu qu'il fait froid ! Mathilde accélère le pas, pressée d'arriver. Lorsqu'elle introduit sa clé dans la serrure, quelques minutes plus tard, elle est pleine d'indulgence pour elle-même. Bourgeoise peut-être, plus sage sûrement. Fofolle a gagné en maturité, ça n'est pas si mal.

Fermer les rideaux : la première chose qu'elle fait en arrivant. Mathilde n'a jamais aimé l'idée qu'on pût l'observer de l'extérieur, guetter ses faits et gestes, entrer dans son intimité. Un coup de store et hop ! Chacun chez soi. Les mondes du dedans et de la nuit sont ennemis, ils obéissent à des lois différentes. À l'étage, machinalement, elle allume la télévision. Une chaîne d'information en continu déroule ses programmes. Boudin orange sur mer bleue. Points noirs minuscules. Images prises de très haut, quasi abstraites. Il est question de méditerranée, de noyade, de port interdit.

L'attention de Mathilde est ailleurs, captée par le message qu'elle vient de recevoir. Bien arrivé à Singapour, écrit Pierre, vol tranquille. Et juste en dessous : Bon bisou au minou ! Une bouffée de tendresse la saisit. Vieille blague

entre eux, la même à chaque éloignement. Dehors, le vent a forci. Elle l'entend qui claque par la cheminée. La pluie bat les fenêtres. Elle reste longtemps sous la douche. Le ruissellement de l'eau chaude sur sa peau la fait frissonner.

Au lit, soudain, son compagnon lui manque. Ce roc, son dos rassurant. S'il était là, ils feraient l'amour. Elle promènerait ses lèvres sur son corps. Elle s'étonnerait du plaisir qu'ils se donnent. Elle s'émerveillerait d'être si heureuse. Le temps, se dirait-elle alors, ce vieil enfoiré, le temps… par quel miracle ? N'a pas encore oxydé notre amour.

Elle s'endort lovée sous sa couette, dans un kaléidoscope d'images colorées.

MARDI

1

À peine levée, comme chaque matin, Mathilde ouvre la fenêtre de sa chambre et inspire à fond l'air frais du dehors. Elle aime cet instant qui la reconnecte au monde. Poumons gonflés, petits rites de la vie… Manière de quitter les ombres de la nuit. La pluie est partie, chassée par le vent. Bordés d'argent, de gros nuages jouent avec la lune. Selon qu'elle apparaît ou non, le jardin varie ses noirs, comme un Soulages.

C'est plus tard, pendant son petit-déjeuner, qu'il survient : un léger dérangement, fugitif et pourtant bien présent, caché dans un recoin de sa mémoire. Petite cuiller suspendue entre bouche et tasse, Mathilde se fige. Qui se cache derrière ce masque ? Scorie d'un rêve ? La nuit sème parfois des petits cailloux que le jour ramasse, café aidant… Elle a beau chasser l'intrus, rien n'y fait. La sensation revient aussitôt, têtue, tenace. La fenêtre ! À présent, elle en est sûre. Tout à l'heure, à l'instant où l'air frais pénétrait ses poumons, son cerveau a noté quelque chose d'inhabituel.

Elle se lève, regarde à la vitre. La lune a pâli déjà, elle est plus basse. Les nuages se sont éparpillés. Le ciel est grisâtre, de ce gris indéfinissable dont on ne sait si à la fin, il tournera au bleu ou pas. C'est alors qu'elle l'aperçoit. Sur la pelouse, cette tâche blanchâtre… Quoi ? Sans doute un papier déposé par le vent. Mais quel papier aurait cette épaisseur ? Et cette immobilité... Plusieurs fois, Mathilde frape au carreau : rien.

La chose reste indéfinissable.

Il faut qu'elle en ait le cœur net. Elle s'enroule dans son châle et sort.

C'est un oiseau, un gros. Renversé sur le dos, ailes écartées, ventre au ciel. Aucune trace de sang. Pattes vernies de jaune, serres noires et brillantes, plumes tachetées d'or… Qu'il est beau ! La chute d'un ange. Dort-il ? Prudemment, elle s'approche.

De près, la bête est impressionnante. La bille de l'œil apparaît toute entière, blanche et humide. Du bec à demi ouvert perce une langue noire. Ce frissonnement de plumes… Peut-être qu'il n'est pas mort ? Ou le vent, va savoir.

Tu crois qu'il me voit ? Si oui, je me demande bien ce que je représente pour lui… Ma pauvre Mathilde, quelle question idiote ! La mort, évidemment : pour lui tu es la mort. Une forme indistincte et dangereuse qu'il fuirait immédiatement si ses ailes lui obéissaient encore. Mais ses ailes, charpentes inertes, ne répondent plus. Quel malheur l'a déposé dans ton jardin ? Il ne fait pas si froid. La maladie, l'épuisement peut-être… Mathilde n'a jamais vu d'oiseau mort de près, elle est impressionnée. D'ailleurs, où les oiseaux meurent-ils ? Dans quel coin secret de la terre ? Comme c'est étrange ! Elle ne s'est jamais posé la question.

L'envie de le toucher la démange mais elle n'ose pas. Ses serres crochues, son bec pointu... S'il se jetait sur elle, s'il s'accrochait à ses cheveux ? Pourtant, elle voudrait bien savoir. De l'extrémité d'un bâton qu'elle tient par l'autre bout, elle touche le ventre blanc : pas de réaction. Elle appuie plus fort, jusqu'à former, comme sur une bouée, un petit entonnoir : toujours rien. La bête est assurément morte.

Tout de même, elle ne pourra pas le laisser là, à pourrir sur place. Les oiseaux morts sont plein de maladies. Elle mettra des gants, ses gants de jardinage. Et puis quoi ? Si Pierre était là, la messe serait vite dite : sac plastique et hop, poubelle. Mais l'idée la révulse. Un si bel oiseau ! Pour les indiens, les oiseaux communiquent avec les dieux. Si c'est vrai, le sien mérite mieux que des épluchures… Et Benjamin, que ferait-il ? Benjamin ferait autrement, bien sûr. Benjamin ne fait jamais rien comme les autres. Elle l'entend d'ici : La chaîne alimentaire, maman, privilégie la chaîne alimentaire ! Balance ta bestiole dans un coin, les vers vont la bouffer en moins de deux. En moins de deux, tu parles Charles… Et tous les jours que Dieu fait, en ouvrant sa fenêtre, elle tomberait sur la bête en décomposition ? Merci du conseil. Ses yeux alors se posent sur sa montre. Mon Dieu, elle est horriblement en retard ! Pas d'affolement, elle s'en occupera en rentrant. Dans l'état où il est, l'animal se moque bien de sa sépulture. Puis soudain, elle éclate de rire. De quelle Cruella a-t-elle donc l'air, décoiffée ainsi, en chemise de nuit, bâton à la main ? Une chance que personne ne l'observe !

Elle peut encore se moquer d'elle-même, c'est bon signe.

Et plantant là sa bête morte, elle file s'habiller.

2

Où est-il ? Cette enveloppe de toile qui filtre la lumière… Dehors il fait jour. Il a dormi si longtemps ! Il a faim. Il se redresse, encore tout ensommeillé, va pour prendre ses affaires : son sac a disparu.

L'Afghan aussi a disparu.

L'Afghan s'est évaporé sans rien laisser derrière lui, aucun vêtement, aucun objet : rien.

Heureusement que Seydou avait mis son pantalon et ses chaussures sous son blouson, pour faire oreiller. Et son téléphone dans ses chaussures. Ça au moins, il l'a pas perdu.

Il tourne entre les tentes alentour, demande : Vous n'auriez pas vu mon sac ? Les types haussent les épaules, ils répondent pas. L'un d'eux le raille, lui plante un doigt : Dans sa voiture, ducon, dans la boîte Afghan ! Ceux autour se marrent. Dans la rue, un camion poubelle dévore ses ordures à pleine bouche. Plus loin, de l'autre côté du trottoir, des jeunes distribuent des sandwiches et du café. C'est gratuit ? Oui, c'est gratuit. Il fait la queue. La table est pleine de bassines fumantes. La fille qui lui tend le gobelet lui sourit.

Seydou s'écarte un peu pour manger son sandwich, il pense à son sac, à comment il va le retrouver, à ses papiers qui sont dedans, quand soudain il les entend. Les sirènes ! Aussitôt la queue se disloque, les types s'éparpillent comme des poulets, ils courent à pleines jambes vers leurs tentes, sauver leurs affaires, vite. Puis elles arrivent : dix voitures au moins, peut-être plus, qui pilent de travers à grands crissements de roues, portières ouvertes et les flics qui sortent, casques et bâtons, bloquent les rues, attachent des rubans rouges et blancs en travers. D'autres, ceux qui ont les chiens, tapent les tentes et les font s'écrouler. Les gens protestent, ils sortent en rampant, ça crie, ça se bouscule, on les pousse vers les autocars plus loin.

Les gyrophares ! Dès qu'il les a vus, Seydou s'est paralysé de panique. Il n'a pas bougé, lui. Une terreur folle qui lui vient de très loin, tout au fond, derrière le ventre. La fille du café s'approche. Quelque chose ne va pas ? Seydou tremble. Elle le prend par la main : La camionnette, vite, planque-toi dans la camionnette.

Il grimpe, s’accroupit derrière les cartons, se fait tout petit, le plus minuscule qu’il peut mais même caché, il a peur encore. Les bruits du dehors lui arrivent assourdis, tout confus, avec leur balayage bleuté. Ils vont me trouver, ils vont me prendre ! En Lybie, je m’étais caché tout pareil et ils m’ont trouvé. Alors je me glisse sur le siège du conducteur, plié en deux, j’ouvre la portière d’un coup et sans regarder, je fonce. La course, c’est mon truc. À l’école, j’étais toujours premier. Je fonce, j’écarte deux types qui veulent me prendre, je saute par-dessus le ruban, je cours comme un fou de toutes mes forces, longtemps, j’enfile une petite rue, je me jette dans un recoin et là je vomis tellement j’ai couru, je vomis et je ris en même temps, j’ai réussi, j’ai réussi ! Ils m’ont pas pris.

Plus tard, quand mon souffle est revenu, je repars. Je passe par des grandes rues pleines de monde, pour pas me faire repérer. Je vais pas vite, l’air de me promener. Paris, c’est si grand ! Je marche longtemps. J’ai retrouvé l’adresse que m’ont donnée les garçons, à Milan. Je demande mon chemin. À force, les rues changent, il y a moins de monde. Je longe un grand parc. À côté des immeubles, il y a des maisons. Des fois, elles ont un jardin. Les lampadaires font des ombres sur le trottoir. Un chat traverse la rue. C’est toujours Paris, ici ? Peut-être que je suis plus dans Paris, peut-être que je suis dans une autre ville. Rue de la Fraternité, quartier de la Mouzaïa, c’est écrit. Je suis arrivé. Mouzaïa, j’aime bien. Ça ressemble à un nom de chez moi.

Je dois me cacher, maintenant. La rue, c’est trop dangereux. Plus loin, au coin d’un poteau, il y a une gouttière. Je jette un œil dans la rue : personne. Je grimpe facilement, je m’accroupis sur le bord du mur, comme un chat, pour me faire mon idée. Sous moi, juste en-dessous, il y a une cabane. Avec un grand fouillis de branches et d’herbes autour.

Je saute et je retombe de l’autre côté.

3

Toute la journée, Mathilde pense à l'oiseau. Son œil blanc, sa langue noire, ses ailes en croix… Toute la journée, en obsédant tableau, il s'invite en elle. Cet envahissement est exagéré, elle le sait. Après tout, il ne s'agit que d'une bête… Mais elle n'y peut rien, c'est ainsi. Ce jardin c'est sa vie, la vie même ! Elle s'en occupe amoureusement. Au printemps, les fleurs y explosent. L'hiver, comme chaque année, il s'endort. Mais c'est un doux sommeil, quelque chose de naturel, une promesse de renouveau. Son jardin… l'idée qu'il puisse accueillir la mort, se transforme en cimetière : cette idée même la dérange. Cet oiseau crevé est un désordre, un vrai scandale. Elle doit s'en débarrasser absolument. Comment ? Elle n'a pas décidé. Au pire, si elle n'a pas le courage, elle attendra. Dans quatre jours, quatre petits jours, Pierre sera là.

Mais lorsqu'elle pénètre dans son jardin, impatiente de se confronter au cadavre plumeux, elle n'en croit pas ses yeux : l'oiseau a disparu.

Seul un léger aplatissement d'herbe, à l'endroit où il reposait, témoigne de l'affaire. Sans lui, sans ce léger écrasement… mais la trace existe, elle tient sa preuve ! Peut-être n'était-il pas mort, peut-être s'est-il déplacé ? Elle fouille autour, bâtonne la plate-bande : rien. Un chat, évidemment. Quelle idiote, elle aurait dû y penser ! Un chat l'aura emporté. D'un côté la voilà soulagée : son problème de voirie est résolu. Mais quand même, cette fin inachevée lui déplaît. Son bel oiseau méritait mieux qu'un évanouissement. Et déçue, elle rentre et coupe la lumière, plongeant le jardin dans la clarté laiteuse de la lune.

C'est là, au moment précis où elle s'apprête à fermer les rideaux, qu'elle l'aperçoit. Une ombre. Glissante, furtive, presqu'irréelle. Son cœur bondit. Quelqu'un se cache chez elle. Par où est-il entré ? Dans la maison, aucun signe d'effraction. Et la porte du jardin est bouclée…

De la pièce obscure, main sur l'interrupteur, Mathilde fouille l'obscurité : rien, pas le moindre signe anormal. Que doit-elle faire, alerter ses voisins ? Elle a trop peur du ridicule. Pierre ? De là où il est, en Asie, il ne pourra pas faire grand-chose… Benjamin ? Pas question, il se moquerait bien trop d'elle. Courage ma fille, tu dois prendre sur toi. Décidément, ton petit paradis te cause bien du souci !

Elle s’empare d’une lampe de poche et d’un couteau et sort.

La cabane est là, tout au fond, menaçante, dans son fouillis de végétation. Le propriétaire d’avant, le type qui leur a vendu la maison, en était très fier. Montée sur place, chère Madame, pin noir des Vosges, un volet pour la fenêtre, deux pièces en enfilade et la porte, regardez la porte ! Une qualité comme ça, c’est bien simple, on ne trouve plus. J’ai même fait mettre l’électricité, c’est dire ! Mathilde s’approche doucement, balaie la façade de sa lampe (si tu savais ce que j’en ai à foutre, de ton pin des Vosges... mais c’est vrai qu’elle est commode, cette cabane, sans elle je ne sais pas où on mettrait tout notre foutoir), monte les marches sur la pointe des pieds, pose la main sur la poignée, l’abaisse lentement puis s’interrompt un instant, figée, oreilles aux aguets. Après la Cruella du matin, la voici transformée en Sherlock Holmes. Dans quel mauvais film s’est-elle égarée ?

Aucun bruit. Silence complet. Seul son cœur qui cogne. Qu’elle est sotte ! Cette histoire d’oiseau l’aura tourneboulée. Elle se sent quand même un peu bête.

4

Le battant s’ouvre en grinçant sur ses gonds, le faisceau de la lampe balaie la pièce. Barbecue, meubles de jardin, transats : tout est là, à sa place, dans l’endormissement de l’hiver. Mathilde se détend. Elle s’est monté le bourrichon… Un chat, c’est évident, le même chat qui aura boulotté son oiseau. Dans la nuit, c’est bien connu, chat devient tigre ! Rassérénée, elle traverse le plancher poussiéreux et entre dans la deuxième pièce.

Violence du choc. Sang qui lui monte au cœur. Dans le rayon de lumière, à ses pieds, assis par terre, jambes repliées sous le menton, bras sur la tête comme pour se protéger des coups : un homme. Mathilde hurle, un réflexe primaire, elle ne peut pas s’en empêcher, allonge le bras en menaçant l’individu de son couteau. Il ne bouge pas, il vit pourtant ! Elle le voit respirer, une respiration saccadée, presqu’aussi rapide que la sienne. Jean troué, baskets, sweatshirt à capuche. Qui êtes-vous, que faites-vous ici ? L’homme relève la tête, il ne dit rien. Il est si jeune ! Pourquoi n’ouvre-t-il pas les yeux ? C’est que tu l’aveugles, grande bête, à lui planter ta lampe dans la tronche. Mais que fait-il ? Le voici qui bouge. Il n’a quand même pas l’intention de se relever ? Mathilde agite son couteau : Reste par terre ou… ou quoi ? Elle ne sait pas terminer. Je te plante, je te pique, je te troue ? Jamais elle ne ferait ça. Le garçon se rassoit, docile, les yeux baissés. Il a une cicatrice sur la joue. Lentement, Mathilde baisse le bras. Elle a eu si peur. Sa voix altérée : Tu parles français, tu comprends ce que je dis ? Et sans lui laisser le temps de répondre : Par où es-tu entré ?

Par le tuyau d’eau de la rue. J’ai grimpé.

Après ?

Après j’ai sauté

Depuis quand es-tu là ?

Hier

C’est toi qui as pris l’oiseau ? Il hoche la tête.

J’avais faim

Faim ? Tu avais faim ? Tu l’as mangé ?

Non. Il montre l’arrière de la cabane : Je l’ai mis dans le trou.

C’est où chez toi, tu viens d’où ?

Du Mali

Du Mali ? Tu as traversé la mer ?

Oui

À cet instant précis, sidérée, Mathilde comprend. Un migrant. Un migrant chez elle, dans son jardin ! L’actualité, l’actualité immatérielle et désincarnée, est entrée dans sa vie. Mais c’est qu’elle n’en veut pas, de cette actualité, elle n’est pas préparée à ça, pas du tout ! La police, prévenir la police. Qu’a-t-elle fait de son téléphone ? Comme une idiote, elle l’a oublié dans la maison. Le laisser seul ? Il n’a pas l’air dangereux mais comment savoir ? Tous ces outils derrière lui… Gagner du temps, voilà ce qu’il faut faire. Calme-toi, ma fille, calme-toi, tu vas gérer.

Elle le contemple un instant, en silence. Tu dois partir maintenant, tu comprends ? Rentrer chez toi, retourner dans ton pays. Tu ne peux pas rester là. Il reste muet. Evidemment, se dit Mathilde, quelle idiote tu fais ! Il n’a pas fait tout ce chemin pour repartir. Elle s’approche un peu. Tu n’as personne pour s’occuper de toi, des parents, des amis ? Il fait non de la tête. Alors c’est simple, tu dois aller dans un centre d’accueil. Dans Paris, il y a des centres. Pour les gens comme toi, justement. Elle répète : Un centre d’accueil, tu as compris ? Allez debout, il faut partir. Et comme le garçon ne bouge pas : Si tu veux, je t’emmène. Il garde la tête baissée. Pourquoi tu ne me regardes pas ? Je te fais peur ?

On regarde pas les adultes, c’est mal élevé

Chez moi tu peux. Regarde-moi ! Il lève la tête. Visage fin à la peau très noire, pupille des yeux très blanche. Il tremble. Tu as froid ?

Oui

Tu n’as pas de manteau, pas de sac ?

Non

Tu as mangé aujourd’hui ?

Non

Tu as faim ?

Oui

Il a faim. Ce garçon a faim. Elle ne peut pas le mettre dehors, tout de même. Pas tout de suite, pas par ce temps… L'oiseau, il était prêt à bouffer l'oiseau ! Il n'a pas l'air méchant, vraiment pas. Quoi faire ? Lui donner un sandwich et par ici la sortie ? Mais où va-t-il aller ? Avec ce froid, à cette heure… Tant pis, elle prend le risque. Attends-moi ici, fait-elle, j'en ai pour cinq minutes.

Dans la cuisine, elle va au plus vite : un morceau de fromage, du pain, quelques pommes. Lorsqu'elle revient, quelques instants plus tard, il n'a pas bougé. Elle pose le plateau sur un carton, s'écarte : Tiens, voilà pour toi. Il y a de l'eau dehors, au robinet. J'ai pris une couverture aussi. Tu peux rester ici cette nuit, mais demain matin tu devras partir. Partir, quitter ma maison, tu as compris ?

Sans répondre il se jette sur le pain qu'il dévore en la regardant en coin, par en-dessous.

Mathilde le regarde manger un instant puis sort sans ajouter un mot. Rentrée chez elle, elle ferme soigneusement la porte de la salle-à-manger. Si Pierre savait… il serait furieux. Mais peu importe, il ne saura pas. Elle vérifie deux fois la serrure, au cas où.

Demain matin, elle prendra sa voiture et déposera le garçon au métro.

5

Roquebrune et son écrin de verdure, ses vieux murs empierrés. Le grand platane au centre de la cour d'où tombent des lianes vertes et ligneuses. Sous l'arbre, les parents de Mathilde prennent le thé. Jeunes et vigoureux comme avant. Son père les salue. Il fait beau. L'arbre est couvert d'oiseaux multicolores.

La cabane occupe le centre du salon, sur le tapis bleu. Assis sur un carton, Seydou lit une bande-dessinée. Dans le jardin de derrière, Pierre jardine. Sa 2CV rouge est envahie de fleurs. Benjamin passe, cartable sur le dos. Il est grand déjà, il a laissé pousser sa barbe. Pierre l'embrasse. Plus loin, allongée au bord de la piscine, Mathilde s'aperçoit. Elle lit au soleil. Elle est jeune et belle et ses cheveux sont rouges. Quelques nénuphars boutonnés de rose flottent à la surface de l'eau. Partout l'eau coule, abondante et pure. Les gens vaquent à leurs occupations. Ils marchent d'une démarche légère, au milieu des fougères géantes, et portent des vêtements clairs.

Ainsi va la journée, d'une heureuse normalité.

Personne ne fait attention à la haute vitre opaque qui barre l'horizon, à perte de vue. Personne sauf eux : c'est vers elle qu'ils se dirigent.

Ils sont partis tôt ce matin, par le sentier qui navigue entre les champs d'herbes hautes. Pierre va devant, bâton à la main. Il chante, une mélopée étrange que Mathilde ne connaît pas. Des millions d'insectes s'écartent à leur passage en gerbes crépitantes. Elle est si contente ! Elle va enfin voir la vitre. Il avait promis : le jour de tes sept ans, je t'emmène. Il y a quoi, de l'autre côté ? Il n'y a pas d'autre côté, chérie. Seul le nôtre.

Soudain, sans transition, ils arrivent. Devant eux, à perte de vue, la vitre. À l'horizon, elle ferme le monde. Là-haut, tout en-haut, elle se perd dans la lumière du ciel.

La catastrophe se produit plus tard, au moment où ils s'apprêtent à rentrer. L'éclair d'abord, un foudroiement blanc qui les laisse tout éblouis. Pierre, pâle comme un linge : Le disjoncteur, c'est le disjoncteur ! Tu as touché la vitre ? Mais il est trop tard. La vitre a perdu son opacité, laissant apparaître son monstrueux revers. Il n'y a pas d'autre côté, disaient-ils. Mensonge ! Accrochés

les uns aux autres, collés à la parois, déformés par la pression : des milliers de visages, de mains, de corps. Qui sont ces gens ? Où vivent-ils ? Mais Mathilde n'a pas le temps d'interroger Pierre. Voici que la vitre s'étoile sur toute sa surface, tel un gigantesque pare-brise et qu'une vague géante emporte tout : hommes, arbres et bêtes indifféremment, dans sa violence liquide.

Silence revenu, absolu. Corps noyés s'enfonçant lentement dans l'eau sombre, entourés de débris. Matières en suspension, chorégraphie des profondeurs. Chairs ramollies, blêmes et bleutées. Poulpe. Débris de plantes. Meubles. Benjamin qui révise ses cours, son cahier à la main. La 2CV qui pique vers le fond, capot en l'air. Les parents assis sur leur chaise, tournoyant lentement sur leur axe. Pierre qui danse avec son râteau. Au bout d'un temps qui n'existe pas, morte mais consciente encore, Mathilde touche le fond. Ses cheveux sont des algues. Des petits poissons argentés lui bécotent les joues, lui arrachant d'infimes lambeaux de peau. Elle hurle : personne n'entend. Un poisson minuscule entre par sa bouche, ressort par une narine. D'autres suivent, infiniment nombreux, qui bientôt la visitent tout entière, violent son intérieur, dégradent ses organes, la transformant peu à peu en une masse blanchâtre et spongieuse. Impuissante, Mathilde assiste à sa propre décomposition. Au-dessus d'elle, dans le contre-surface bleuté, Benjamin dérive, indifférent. Un squale énorme s'approche à grands mouvements de queue et lui arrache une jambe. Le sang filète l'eau d'une couleur sombre. D'autres monstres le rejoignent, qui se disputent les restes. La tête seule demeure, noire et sanguinolente, qui descend lentement vers elle. Seydou ! Son sourire : Tu as touché la vitre, n'est-ce pas ? On t'avait prévenue. Trop tard, il est trop tard. Dents en avant, il se jette sur elle.

Mathilde se réveille en sursaut, le drap humide de sueur. Bon Dieu ! Depuis quand n'a-t-elle pas cauchemardé ainsi ? Si seulement Pierre était là… Tremblante encore, elle descend boire un verre d'eau. Dans la salle à manger obscure, elle colle son nez au carreau. La lune est cachée. Le jardin est noir. Le silence est total.

Rien ne bouge.

Dans la cabane, il doit dormir.

MERCREDI

1

Il est tard, le jour est déjà levé. Mathilde se réveille pâteuse, des miasmes de cauchemar dans les yeux. L'horrible nuit… la faute à ce garçon, bien sûr. Un bon avertissement. Est-il encore là ? Elle n'est pas raisonnable, elle n'aurait pas dû. Héberger un inconnu, un type qu'elle ne connaît ni d'Eve ni d'Adam… un migrant ! À propos : quelle religion ? Elle devrait se méfier. Le garçon est fort, il aurait pu l'attaquer dans son sommeil, pire encore. Les jeunes comme lui sont parfois fanatisés, ils cachent bien leur jeu. Si Pierre savait... Elle est trop faible, beaucoup trop faible. À la fenêtre, l'air est piquant et léger. La porte de la cabane est fermée. La pluie a cessé, les nuages ont disparu. Une belle lumière d'automne éclaire le jardin. Lavées et brillantes, les feuilles mortes accrochent le soleil, piquant la pelouse de diamants.

C'est décidé : elle s'habille et il s'en va. Au besoin, s'il résiste, elle lui donnera un peu d'argent.

Enroulé dans la couverture, allongé sur le dos, il dort encore. Sa respiration est calme et profonde. Il a roulé en boule ses affaires dans un coin, un bras sort de la couverture. Un rayon de soleil oblique caresse son visage. De minuscules galaxies de poussières flottent dans l'air. Mathilde l'observe. Beau, désarmé, vulnérable. Cette vilaine cicatrice au coin de la joue…

Un croassement soudain sur le toit, sans doute une corneille. Il y a beaucoup de corneilles, à cette saison. Elles envahissent les jardins à la recherche de nourriture. Le garçon soudain sursaute violemment et se recroqueville sur lui-même, bras sur la tête, comme hier. A-t-il seulement vu Mathilde ? Elle se penche vers lui, pose la main sur ses cheveux. Il respire fort. N'aie pas peur c'est moi, la dame d'hier soir ! Ses yeux noirs et inquiets. Tu as bien dormi ? Au fait, tu ne m'as pas dit, tu t'appelles comment ?

Seydou

Seydou ? Joli nom. Ça veut dire quoi ?

Ça veut dire loup. Loup solitaire

Ça fait un peu indien, ça, non ? Ok loup, tu dois te lever maintenant, c'est

l’heure de partir. Moi aussi, je dois partir. Si tu veux je t’emmène. Quel âge as-tu, Seydou ?

Dix-sept ans

Dix-sept ans ! J’ai un fils de vingt ans, il est moins costaud que toi…

Il n’est pas avec toi, ton fils

C’est une question ? Non, il n’habite plus ici. Il est à l’université, dans un autre pays. On ne se voit pas très souvent. L’Italie, tu connais ? Seydou ne répond pas. Le moment n’est pas venu. Il lui dira, mais plus tard. Mathilde avise le plateau resté de la veille : Tu as encore faim ? Seydou acquiesce. Du café et du pain, je vais chercher ça pendant que tu t’habilles. Après on s’en va. On est d’accord ?

D’accord

Je te poserai au métro, c’est sur ma route

D’accord

Mathilde revient avec un thermos de café, deux bols, une baguette de pain, un pot de nutella. Seydou est debout, habillé. Il a plié la couverture. Le nutella, tu as déjà goûté ? Le garçon fait non de la tête. On fait ça avec de l’arachide. Des cacahuètes, si tu préfères. Ça pousse dans ton pays, je crois.

Mathilde pose le plateau sur un carton. Le rais de soleil s’est déplacé, caressant la table improvisée. Zut ! J’ai oublié de prendre un couteau. Tu n’as qu’à faire comme ça, tant pis. Et mimant son doigt sortant du pot, elle tartine une tranche de pain imaginaire. Seydou alors éclate de rire. Je peux, c’est vrai ? Mathilde lui tend le pot. Il hésite, la regarde, enfonce son doigt dedans et le retire tout couvert de la pâte brune qu’il lèche doucement, le bout d’abord puis tout entier jusqu’à la garde, les yeux brillants de plaisir. Moi aussi, j’ai une blague pour toi. Tu veux ?

Bien sûr je veux

Tu sais pourquoi les noirs mangent jamais de chocolat ?

Ah ça non ! Non, je ne sais pas

Pour pas se mordre les doigts ! À son tour à elle, de rire.

Mathilde s’est assise sur un carton et le regarde manger, pensive, en buvant son café à petite gorgée. Seydou ?

Oui

Tu vas aller où, aujourd’hui ?

Je sais pas

Tu ne peux pas rester ici, tu as compris ?

D’accord

Mais alors tu vas faire quoi ?

Je sais pas, me cacher

Te cacher pourquoi ?

J’ai peur

Peur ? Peur de quoi ?

La police. J’ai peur de la police.

Tu as fait quelque chose de mal ?

S’ils me prennent, ils vont me renvoyer

Te renvoyer où ?

Dans mon pays, au Mali. Je veux pas retourner au Mali. Je veux rester ici en France

Tu veux faire quoi, ici ? Il la regarde gravement : Aller à l’école. Je veux finir l’école. Comme ça, après, j’aurais un métier. Je veux travailler au garage, avec les voitures. Son regard s’illumine : Tes cheveux, c’est des vrais ? Oui, répond-elle, des vrais. Il lui sourit, un grand sourire immense : Ils sont tellement beaux, tes cheveux. On dirait du soleil.

Ecoute, Seydou, écoute-moi bien. La phrase lui sort sans réfléchir, presque malgré elle. Comme une évidence, en fait. Ecoute-moi bien, j’ai changé d’avis. Tu peux rester. Trois jours, jusqu’à ce que mon mari revienne. Mais après, tu devras partir.

Plus tard, elle comprendra que tout s’est joué là, à cet instant. La blague de Seydou. Son sourire lumineux. Tes cheveux sont si beaux, on dirait du soleil… Comment pouvait-elle le mettre dehors ?

Il faut qu’elle file absolument, elle est horriblement en retard. Je vais te donner la clé du jardin, Seydou. Ça sera plus facile que grimper le mur, non ?

Merci Madame

Mathilde

Oui Madame

Tu ne la donnes à personne, hein ? Seydou ouvre les paumes de ses mains : Promis juré Madame. Je mens je vais en enfer ! Mathilde sourit. Exactement, tu iras en enfer. À propos je t’ai montré où était l’eau. Il faudrait te laver un peu, non ?

2

Journée bizarre, conscience dissociée. Mathilde travaille machinalement, sans concentration. Son esprit profond est ailleurs, bien loin du studio. Son jardin, la cabane, Seydou : quel improbable trio a-t-elle composé ? En lui proposant de rester, elle sent qu'elle a commis un geste irréparable. Tu t'es fourrée dans de beaux draps, ma pauvre fille. Toi et tes histoires invraisemblables. Tu n'as tout de même pas l'intention de l'adopter ! Et s'il refuse de partir tu feras quoi ? Tu devras prévenir la police. L'affaire s'ébruitera. Pierre l'apprendra…

Pourtant, elle ne regrette pas tout à fait sa décision. L'appréhension est là, certes, mais atténuée par une étrange et obscure satisfaction : celle de ne pas savoir de quoi demain sera fait. Sa vie si rangée, si réglée, en réalité si convenue : la voici bousculée, confrontée à l'inconnu. Elle perd le contrôle enfin ! L'imprévision, sa vieille compagne d'autrefois, s'est invitée à table. Et avec elle le plaisir de la nouveauté. Tes journées toutes semblables. Ta maison du soir, identique à celle du matin. Vaisselle sale, linge sur le sol, lit défait. Machines à lancer, lit à refaire. Normalité reproduite. Jours répétés. Fini, tout ça ! Ce soir sera différent d'hier soir. Pour une fois, tu ne sais pas. Sera-t-il là quand tu rentreras ? Aura-t-il disparu pour toujours ? Aura-t-il mis le feu à ta cabane ? Tondu ta pelouse ? Rameuté ses copains, vidé ta maison ? Et dans son questionnement incessant, Mathilde retrouve un peu de la jubilation qu'elle éprouvait enfant, la veille de noël, dans l'attente. La voici pressée de rentrer chez elle et de vivre la suite de l'aventure. Elle quitte le studio nettement plus tôt que d'habitude.

Mais lorsqu'elle met sa clé dans la serrure, il est déjà trop tard : la vieille est là.

Madame Gisèle. Vipère du quartier. Chuintante, l'œil gourmand de suspicion. Aux aguets toujours. Vieille sorcière sans âge. Une unique occupation : surveiller les allées et venues de la rue, ce qu'elle fait avec une générosité diabolique.

Elle l'a sûrement attendue tout l'après-midi.

Pourquoi faudrait-il qu'on trouve toutes les mamies sympathiques ? Celle-là

ne l’est pas. Tu peux crever vieille peau, je ne t’aime pas. D’ailleurs Benjamin non plus ne t’aimait pas. Tu lui faisais tellement peur... Bonsoir, Madame Dubreuil, bonsoir, vous rentrez plus tôt que d’habitude ! Figurez-vous que j’ai vu quelqu’un sortir de chez vous par la porte vous savez ? Celle de côté, qui donne sur votre jardin. Cette porte, il y a bien longtemps qu’elle ne sert plus, pas vrai ? Alors je me suis inquiétée. Et s’approchant encore, à toucher Mathilde : Jeune. Etranger. Et noir. Noir : vous vous rendez compte ? Si je me rends compte, Madame Gisèle, si je me rends compte ! Et d’une voix doucereuse, qui tient sa revanche : Quelle bête je fais, j’aurais mille fois dû vous prévenir, je suis impardonnable… Le fils du chauffeur de mon mari, figurez-vous (Tu aurais dû être comédienne, ma fille, tu es vraiment trop douée). Je lui ai demandé de nettoyer un peu et de faire quelques bricoles. Il a la clé, je préfère qu’il rentre directement par le jardin. La maison… Il pourrait salir, vous comprenez ? Puis enfonçant le clou avec délectation : Salir ou pire, vous savez bien. Avec ces jeunes, on n’est jamais sûre…

La vieille regarde Mathilde, formidablement désappointée. Cette histoire-là est beaucoup moins croustillante que la sienne ! Bien, Madame Dubreuil, bien, marmonne-t-elle. Avec tout ce qui se passe, vous comprenez, j’ai préféré vous prévenir…

Mais comme vous avez bien fait, Madame Gisèle, comme vous avez bien fait. Je ne sais pas comment vous remercier !

Et plantant là la vipère, Mathilde tourne les talons et rentre chez elle.

3

Arrivée devant la porte de la cabane, Mathilde s’apprête à frapper puis se ravise, laissant son doigt en suspens. C’est qu’elle est chez elle, tout de même ! Mais lorsqu’elle pénètre dans la pièce, Seydou n’est pas là. Elle s’inquiète un peu. S’il était parti ? Lui laisser la clé, quelle imprudence… À côté de la couverture, par terre, il y a deux photos. Il va revenir, il ne les aurait sûrement pas laissées derrière lui. À moins qu’il les ait oubliées ?

Noir et blanc, petits formats. Coins écornés, usés d’être restés trop longtemps dans une poche. Sur la première photo, on devine un village. Toits de tôles, mosquée minuscule, minaret blanc, enfants qui jouent, poussière : on l’a prise à la saison sèche. Sur l’autre, la plus abîmée, Mathilde reconnaît Seydou. Plus jeune de quoi… deux ans peut-être ? À ses côtés, qui lui donne la main, une vieille dame sans âge. L’air raide et amidonné des photos d’antan, quand la pose était longue. Mais si belle, si digne ! Mathilde la regarde longuement, songeuse. Puis repose les deux photos par terre, là où elle les a trouvées.

Elle rentre chez elle, se change, infuse un thé ; circule dans son salon, tasse à la main, vaguement désœuvrée. Sa maison si vide… Ici aussi, il y a des photos. Mais proprement encadrées, comme il se doit. Sa grand-mère, sur celle-ci. Si ressemblante à la vieille de la cabane ! Même silhouette menue, mêmes attaches fines, même visage ridé. Même humanité mais tant de kilomètres entre elles… Il faudra qu’elle la montre à Seydou. Plus loin, le trumeau du salon lui renvoie sa propre image. Quarante-trois ans bientôt ! Elle s’en sort bien, allez. Jolie, très jolie même, on le lui dit souvent. C’est bien vrai que ses cheveux ressemblent à une boule de soleil. Elle les ébouriffe, elle se sent mieux.

Cette photo-ci, dans son cadre doré ? C’est bien elle, boule de joie dans sa poussette. Le genre de photo adorable qui ne vieillit pas. L’enfant-Mathilde était, paraît-il, d’une vitalité féroce. À épuiser son entourage. L’adolescente avait la même énergie, la même exubérance incandescente qui la faisait se jeter au cou des gens. Une générosité brouillonne qui lui faisait embrasser toutes les causes… Et là, juste à-côté, cette photo de son père ! Certaines images sont ainsi faites qu’on ne les voit jamais. Ce qu’elle l’a fait tourner en bourrique… mais il le lui a bien rendu, allez. Les compliments étaient rares, dans la famille Dubreuil. Sa liaison avec Pierre est bien la seule chose qu’il ait approuvée. Un garçon si bien

né… Au fond, il n’avait eu de cesse que sa fille rentrât dans le rang. Souviens-toi Mathilde, son discours soulagé, le jour de ton mariage, sous les marronniers chevelus… Il n’a jamais eu confiance en toi, en réalité. Plus tard, elle s’était investie à fond dans sa nouvelle profession. Manière de lui montrer de quoi elle était capable, elle aussi. Malheureusement, il était mort avant d’avoir vu sa réussite.

Message de Pierre : Je quitte Singapour pour le Japon. On va y arriver, je ne lâcherai rien, tu me connais (smiley) ! Elle l’imagine dans son avion, coupe de champagne à la main, bulles minuscules dans l’infini du ciel… Mais voici sa rêverie interrompue par un message. C’est Benjamin, sur WhatsApp. Il a besoin d’argent, son loyer. Il râle. C’est chaque fois pareil, Mam, tu te souviens qu’il faut payer en avance ? Décidément, celui-là n’appelle que lorsqu’il en a besoin. Plus ça va, plus il ressemble à son père. Même volonté de réussir, même obsession de l’action, même rationalité. Leur grille de lecture, tout entière économique. A-t-il une petite amie ? Une petite aux ongles peints et aux lunettes rondes, de soleil bien sûr, les italiennes portent des lunettes de soleil même quand il pleut. Elle voit d’ici sa réaction, pour Seydou. Ne me dis pas que tu as donné ta clé à ce type ? À l’aide, ma propre mère est devenue folle !

Plus tard, au crépuscule, Mathilde aperçoit Seydou qui rentre. Elle hésite… Va-t-elle le rejoindre ? Mais le voici qui réapparaît, nu comme un ver. L’a-t-il vue qui le regarde ? Il a posé sa lampe de poche au coin du perron, s’asperge à grands coups d’eau. L’eau doit être glacée, elle devrait lui proposer une douche chaude…

Son corps est musclé, magnifiquement dessiné. Le savon dessine sur sa peau de grandes arabesques blanches.

Il se sèche vigoureusement puis disparaît.

4

Quelques instants plus tard, on frappe au carreau de la salle à manger. Seydou ! Mathilde est surprise, elle ne l'attendait pas. C'est la première fois qu'il s'approche de la maison. Il a un teeshirt propre, ses cheveux sont mouillés, ses yeux brillent.

Te voilà bien beau, Seydou. Tu t'es lavé dehors ?

Oui, au robinet que tu m'as montré

Tu veux rentrer ?

Non merci, Madame. Tu as passé une bonne journée ?

Très bonne Seydou, merci. Et toi ?

Viens, j'ai une surprise pour toi.

Une surprise ?

Mets ton manteau, je te montre. Ils traversent le jardin. Arrivés à la cabane, il passe derrière elle et lui passe les mains devant le visage, sans la toucher. Maintenant tu fermes les yeux. Tu triches pas hein ? Tu fermes les yeux. Voilà, tu peux aller.

Mathilde avance prudemment et entre dans la pièce. L'air a des odeurs d'épices.

Maintenant tu peux regarder. Mathilde ouvre les yeux et stupéfaite, découvre une table improvisée. Quelques cartons empilés : une table et deux chaises. Une bougie. Deux assiettes. Des couverts en plastique.

Seydou rayonne. Il a mis un papier autour de sa taille, façon tablier de chef. Il a trouvé le réchaud, les gamelles. Il a cuisiné. C'est toi qui as préparé tout ça ?

Oui, ce soir on fait la fête !

Tu as trouvé ça où ?

La débrouille. Toujours je me débrouille

Ils dînent. Seydou la regarde, attentif. Tu aimes ?

Beaucoup, c’est délicieux.

Je voulais te dire merci

Merci pourquoi ?

Pour me prendre chez toi. Chez moi, je fais souvent la cuisine

Ton plat préféré c’est quoi ?

Ça, le riz

C’est bon ! Il y a quoi dedans ?

J’ai pas trouvé de cumin alors j’ai mis du cannelle

De la cannelle, Seydou, pas du cannelle. C’est une fille

D’accord

Puis Seydou raconte. Ses frères et sœurs. Son père, la mine. L’accident de voiture où sa mère a trouvé la mort. C’est ma grand-mère qui m’a élevé, tu sais. Elle s’appelle Malika. Il sait lire les étoiles. Il aime le rap et le foot.

Après le dîner, il se met à chanter. Un chant lointain et rythmé. Il s’accompagne en tambourinant sur un carton coincé entre les jambes. Sa tête balance de gauche à droite. Le rythme s’accélère, s’accélère toujours. Un moment il se lève et sans s’interrompre, continue. S’empare des couverts. Les assiettes, les verres. Ses pieds en rythme. Mathilde l’observe. Il est enfermé dans sa musique. Une ombre de tristesse sur son visage.

Il ne dit pas tout. Par quoi est-il passé ?

Plus tard, elle revient avec un album photos. Ils s’assoient l’un à côté de l’autre, adossés aux cartons. Ce Monsieur-là c’est ton mari ?

Oui

Tu l’aimes ?

Je crois, oui

Il a d’autres femmes ? Mathilde se met à rire. Je ne crois pas, non. Et toi, tu as

une fiancée ?

Alors Seydou enfonce son visage dans son coude et se met à pleurer.

5

Il pleure, la tête sur les bras. Des pleurs silencieux, entrecoupés de hoquets et de contractions. Mathilde ne s’attendait pas à ça, elle est désemparée. Elle s’accroupit devant lui, pose les mains sur ses épaules. Seydou ? Qu’est-ce qui se passe, Seydou ? Regarde-moi, s’il te plaît. J’ai dit quelque chose de mal ? Ta fiancée... elle est restée là-bas, c’est ça ? Elle te manque ? Lui, la voix étouffée : J’ai pas de fiancée. C’est pas ça.

Mais alors quoi ?

Je peux pas te dire

Tu ne peux pas me le dire ? Elle presse ses épaules un peu plus fort. Je peux tout entendre, Seydou, tout. Tu peux me parler, tu sais.

Je peux pas te dire

Comment se font les choses ? Plus tard, elle y repensera souvent. Si naturellement, en réalité. Si simplement. Elle s’assoit à côté de lui. Allonge-toi, dit-elle fermement, pose ta tête ici. Il se déplace, pose la tête sur les cuisses de Mathilde. Son front d’abord, c’est par lui qu’elle commence, une légère pression qui l’emmène jusqu’aux tempes, puis l’arête du nez, le long des sinus et Seydou qui ferme les yeux, il écoute Mathilde chanter, une chanson qui vient de très loin, l’histoire d’une fille de quinze ans qui se déguise en moussaillon et embarque sur un navire du Roi, elle a tellement envie de naviguer ! Mais voilà, ce qui devait arriver arrive, au cours de la traversée elle tombe folle amoureuse d’un joli garçon, moussaillon comme elle, et sur ce navire où elle en est un autre, comment le lui dire ?

Ils ont ainsi vécu sept ans / sur le même bateau sans se reconnaître / ils ont ainsi vécu sept ans / se sont reconnus au débarquement

Seydou pleure mais ce ne sont plus les mêmes larmes.

Plus tard, c’est Mathilde qui la première rompra le silence. Ton voyage, Seydou… Tu me racontes ?

Je peux pas

OK, alors c’est moi qui commence. Mais tu m’aides, hein ?

Des mots, de simples mots, même pas des phrases. Mots hachés, entrecoupés de silences. Pièces de puzzle. Mathilde s’en empare et patiemment, reconstitue l’histoire. Lorsqu’elle s’égare, lorsqu’elle fait fausse route, il fait non de la tête. Parfois, il complète la phrase.

L’Algérie. Le désert brûlant, entassés comme des bêtes dans les camions surchauffés et ceux qui tombaient n’étaient pas ramassés, ils crevaient, tout de suite ou plus tard c’était selon, la soif, les bandits. L’arrivée en Lybie. Tripoli. La milice, les faux flics en gyrophares. Il se fait prendre. La pièce humide, le matelas infecté. Faire le plus loin possible, à cause de l’odeur. Et les coups. Oh ! les coups. Sur le dessous des pieds, là où il n’y a pas de trace. J’ai essayé de m’évader mais ils m’ont repris et ils m’ont coupé la joue. De l’argent, c’est ça qu’ils voulaient. Une rançon. Mais elle n’a pas d’argent, Malika. Elle est pauvre. Elle n’a rien à donner. Le village aussi est pauvre. Des mois, ils m’ont gardé dans cette cave. À la fin, ils m’ont relâché.

C’est pour ça que j’ai peur de la police, tu sais. À Aubervilliers, quand je vois les sirènes, je me cache tout pareil mais j’ai peur qu’ils me trouvent. Alors je me glisse sur le siège du conducteur, plié en deux, j’ouvre la portière d’un coup et sans regarder, je fonce. La course, c’est mon truc. À l’école, j’étais le plus fort. Je fonce, j’écarte deux policiers, je saute par-dessus le ruban qui ferme la rue, je cours comme un fou de toutes mes forces, longtemps, j’enfile une petite rue, je m’enfonce dans un recoin et là je me cache mais ils me trouvent pas, j’ai réussi ! Après, je me suis caché chez toi.

Il raconte mais n’arrête pas de sangloter, des sanglots secs. Il y a autre chose, Mathilde le sent. Parle-moi, Seydou, continue !

Je peux pas

Mais si, tu peux. Tu m’as déjà dit ça tout à l’heure. Et tu vois, on a réussi.

Long silence puis soudain, sans ouvrir les yeux, dans un chuchotement : c’est le matin. Le matin, quand je me réveille, je suis plus dur.

Dur ?

Les garçons de mon âge, on est dur le matin. Moi, je suis plus dur.

Regarde-moi, Seydou, regarde-moi. Cette histoire-là, ça fait longtemps ? Seydou étouffe un sanglot sec. Depuis la Lybie. Avant, j'étais dur. Mais après, j'arrivais plus.

Il s'est passé quoi, en Lybie ?

….

Seydou ?

Ils m'ont fait du mal

Après la Lybie, tu as essayé avec une fille ?

Avec une fille, non

Et… tout seul ?

Tout seul, oui. J'arrive pas.

Ça va revenir, Seydou. Ces choses-là, il faut du temps. Je vais t'aider. Entre deux hoquets, Seydou sourit : Pour ça, tu peux pas m'aider.

C'est vrai. Mais pour le reste, oui !

Je veux finir l'école

Tu vas finir l'école, je vais trouver une solution

Long silence. Le garçon s'est détendu, il ne pleure plus. Longtemps ils restent ainsi, sans parler. Il se redresse et pose sa tête sur l'épaule de Mathilde. Une onde de chaleur la traverse. Il est tard, il vaut mieux qu'elle rentre. Tu te sens mieux Seydou ? Je dois y aller, maintenant. Merci pour le dîner, pour la musique aussi. J'ai passé une merveilleuse soirée. On se retrouve demain ?

Il s'allonge, déjà il s'endort. Il est si beau.

Elle se lève, pose sur lui un long regard et sort.

JEUDI

Toute la journée, Mathilde se sent heureuse, presque légère. Impatiente de revoir le garçon. Elle est fière de ce qu'elle a fait la veille. Cette parole jaillissante… Libéré, c'est le mot : elle l'a libéré. Elle va continuer à l'aider, promis. Elle a réfléchi. Elle s'est renseignée un peu, aussi. Pour les mineurs, il y a un chemin. Elle lui expliquera. En cherchant sur internet, elle a repéré une petite chambre d'hôtel, dans le 19ème. Elle a mis une option. Il sera bien là-bas. Elle lui donnera un peu d'argent pour démarrer. Il la remboursera plus tard, quand il aura trouvé du travail. Ou il ne la remboursera pas, peu importe, elle s'en fout.

De retour chez elle, elle circule de pièce en pièce, étonnée, avec l'étrange impression d'être chez quelqu'un d'autre. Les meubles, les tableaux sont les siens et pourtant ! Quelque chose a changé. Tel objet auquel elle tenait tant, telle photo, ce livre : muets, insignifiants. Réduits à leur fonction utilitaire. La vie, la vraie, celle qui compte, a traversé le jardin. Cette cabane dérisoire, ce simple abri de planches noircies auquel il y a quelques jours encore elle ne prêtait pas la moindre attention - cette cabane est devenue le centre du monde. Et sa maison - sa propre maison ! - son annexe. Le grand renversement.

Tout est allé si vite. Elle s'en trouve sidérée.

Cet ébranlement, pourtant, ne lui est pas désagréable. Ne l'espérait-elle pas inconsciemment ? Dans les yeux du garçon elle retrouve une forme d'innocence. Il révèle la fine couche de poussière qui s'est déposée sur son mariage, sa vie, sa personnalité même, et qui les a ternis. Comme cette crème beigeâtre à l'odeur âcre avec laquelle enfant, assise à côté de sa mère, elle frottait les couverts en argent pour leur rendre leur éclat. C'est bien cela qui a disparu : le rire absolu, l'insolence libératrice. Son naturel, sa fraîcheur. La légèreté. Et voici que d'une façon totalement inattendue, ce garçon le lui rend.

Un magicien.

Mais tiens ? Un nouveau message de Pierre. Le Japon s'est bien passé, il a pu attraper le vol de nuit, il rentre plus tôt que prévu. Il est crevé.

À l'heure qu'il est, calcule Mathilde, il est déjà dans l'avion. Roissy, son taxi : demain matin à 6.30, 7.00 tout au plus, il sera là. Quelques heures à peine. Vite, elle doit prévenir Seydou !

Il est là, elle le sait. Elle ouvre la porte pour le rejoindre. Et pourtant, au moment où elle s'apprête à sortir, elle renonce. Elle le sait pourtant : si elle n'y va pas, inévitablement, Pierre tombera sur lui. Que se passera-t-il alors ?

Plus tard, elle repensera souvent à ce moment. Ce moment où elle pouvait encore. Seydou était là, si proche. Il suffisait qu'elle traverse le jardin, qu'elle entre dans la cabane, qu'elle lui parle. Désolé Seydou, tu ne peux pas rester, mon mari rentre dans quelques heures, il faut partir maintenant. Il comprendrait, il était réglo, c'était convenu comme ça. Il prendrait ses affaires et il quitterait la maison. Il suffisait de si peu, en réalité. Mais Mathilde n'a pas bougé. Elle est restée dans sa maison, dans le noir, à regarder dehors.

Seydou dans la cabane et Pierre qui rentrait bientôt.

Sûre d'une chose : elle n'irait pas.

Le jardin était devant elle, peuplé de lueurs inquiétantes. Mathilde ne l'a pas traversé. Elle a peut-être eu peur. Peur de son jardin ? Oui, peur de son jardin. Ou peur de Seydou, c'est un peu la même chose. Peur de l'océan de mots qu'il lui faudrait affronter. Peut-être qu'au fond d'elle-même, elle ne voulait pas que Seydou reste mais qu'elle n'osait pas le lui dire : Pierre, lui, saurait. Ou qu'au contraire elle ne voulait pas désespérer de son mari, qu'elle voulait lui donner une chance, donner une chance à son amour. Qui pouvait préjuger de la réaction de Pierre, après tout ? S'il réagissait bien, s'il accueillait Seydou, s'il lui proposait de rester ? Mais d'autres diront autre chose. Ils diront qu'elle voulait fuir, qu'elle n'en pouvait plus de leur couple, de tous ces renoncements, qu'elle savait que Pierre réagirait mal et que c'était la bonne l'occasion, le bon prétexte pour le quitter, voler de ses propres ailes. Ils diront aussi qu'elle était faible, qu'elle n'osait pas affronter son mari, qu'elle n'a trouvé que ce moyen.

D'autres encore enfin, moins nombreux, diront qu'il n'y a rien à expliquer. Que c'est comme ça, c'est tout. Que parfois on est paralysé, qu'on ne sait pas quoi faire. Qu'il arrive qu'on joue sa vie aux dés.

On dira beaucoup de choses mais on n'en saura rien, en fait.

Toujours est-il qu'elle n'y est pas allé. Elle n'a pas traversé le jardin, elle n'a pas prévenu Seydou. Si bien que quand Pierre est rentré, bien sûr…

Dans la vie, on n'explique pas tout.

VENDREDI

Pierre a les traits tirés, marqués par son voyage. Ils s'embrassent. Bonjour mon chéri, pas trop fatigué ? Il élude, il n'avoue jamais de faiblesse. Sa voix profonde. Être fort, toujours. Tu es très en beauté, mon amour. Elle pose la joue contre sa poitrine, sent son souffle, sa détermination. Même ainsi, fatigué, cet homme est une pile d'énergie. Ouf ! Je ne suis pas fâché d'être rentré. Des nouvelles de Benjamin ? Il monte dans la chambre. Mathilde l'entend qui sifflote. Bruit de valise qu'on ouvre. Bruits de douche.

D'en bas Mathilde l'entend se déplacer, occuper l'espace. Nœud à l'estomac. À l'opposé de la maison, dans la cabane, il y a Seydou. Entre eux et lui, le jardin. Mer immense et hostile. Quand va-t-elle relier les deux rives ? Elle a peur de la noyade. De leur noyade. Où est passée la confiance ? Elle s'en veut.

Pierre redescend, changé. Il sent bon le frais. J'ai mis un café en route, je t'en sers une tasse ? Il raconte son voyage. Je n'ai pas perdu mon temps ! Ces japonais, toujours aussi durs mais ce coup-là, je les ai baisés. Mathilde parle peu. Elle pense à la mer, à la traversée. Il faudrait qu'ils embarquent, c'est l'heure. Quand aura-t-elle le courage ? Elle temporise.

Voici l'instant redouté : ils y sont. Pierre s'est arrêté. Tu as l'air bizarre, chérie. Quelque chose ne va pas ? Mathilde a la conscience aiguë de vivre son histoire. Tout va bien, oui. Enfin non, pas vraiment. J'ai quelque chose à te dire.

Très vite, le visage de Pierre s'est fermé. Elle n'en dit pas trop, elle présente les choses du mieux possible mais trop tard, le coup est parti. Tu veux dire qu'on héberge un de ces migrants chez nous ?

Oui

Où est-il ? Depuis quand est-il là ?

Dans la cabane. Trois jours.

Trois jours ? Un sombre inconnu débarque sans prévenir et tu le loges chez nous ? Complètement dingue… Tu aurais pu m'en parler au téléphone, non ?

Je ne voulais pas te déranger, ton voyage… Le visage de Pierre s'est durci. On peut le voir, ton migrant ?

C’est fait, ils traversent. Pierre devant, déterminé. Mathilde à distance, légèrement ivre, curieusement absente. L’impression de vivre un mauvais film. Arrivé à la cabane, sans même marquer l’arrêt, il ouvre brutalement la porte. Seydou est là, assis sur un carton. Il se lève à l’entrée de Pierre, mains le long du corps. Il n’a pas l’air d’avoir peur. Ses yeux sont baissés.

Qu’est-ce que tu fais là ? Seydou ne répond pas. Pierre à Mathilde : Il a perdu sa langue, ton migrant ? Silence. Pierre fait le tour de la pièce. L’ampoule nue. La couverture. La table en carton. Les maigres affaires éparpillées. Le radiateur. Il regarde sa femme, puis Seydou toujours immobile. Tu viens d’où ?

Du Mali

Depuis quand es-tu en France ?

…

Tu es arrivé comment, par la mer ? Le garçon hoche la tête

Quel pays ?

Italie

Tu t’es enregistré, là-bas ? Le garçon fait signe que oui. Pierre se tourne vers Mathilde : Dublin, tu connais ? S’il s’est enregistré en Italie, il ne peut pas rester en France, c’est la règle. Il se tourne vers Seydou. Tu savais ça ? Le garçon le regarde, il ne répond pas. Ici, en France, tu es illégal. Si tu es entré en Italie, tu dois y retourner.

J’irai pas

Tiens donc ! Et pourquoi ?

Je veux rester ici en France. Je veux aller à l’école

À l’école ! Sans papiers ni rien, tu rêves ?

Pierre ! Il est mineur, on ne peut pas renvoyer un mineur ! Pierre dévisage Seydou. Tu as quel âge ?

Dix-sept ans. Pierre ricane, regarde Mathilde : Et moi je suis le pape ! Dix-sept ans, n’importe quoi. Se tourne vers lui : Tu me montres tes papiers ?

Pierre, tu n’es pas flic !

Fiche-moi la paix. À Seydou : alors, ces papiers ?

Perdus. Volés.

Ben voyons bien sûr ! À Mathilde, avec un sourire ironique : Tu en penses quoi, chérie ? Puis se retournant : Tu ne peux pas rester ici.

Seydou ne répond pas. Il regarde Mathilde. Ouvre la bouche, sur le point de dire quelque chose, puis se ravise. Tétanisée, Mathilde est prise d'une soudaine angoisse. Si le garçon allait tout déballer ? Leur dîner, les photos, leur complicité… Après tout, il n'a plus rien à perdre. De l'autre côté il y a Pierre, sa colère froide. Que va-t-il imaginer ? Elle l'entend d'ici… Bravo chérie ! Super, le coup de la cabane. Quand le chat n'est pas là… Tu nous la joues Lady Chatterley ? Lady Mathilde Chatterley ? Il peut être très dur, elle le sait. Lorsqu'il s'emporte… Dur et vulgaire. Il ramone bien, ton petit migrant ? Jolie queue ?

Alors elle baisse les yeux. Elle renonce.

Son confort pour une lâcheté.

En silence, Seydou ramasse ses affaires. Au revoir Madame et merci de m'avoir accueilli. Merci pour tout, vraiment. Il tend la main à Mathilde. Sa main est chaude, douce, imperceptiblement plus serrée que la normale. Ne vous faites pas de souci pour moi, je vais me débrouiller.

Il sort sans se retourner. Derrière lui, Pierre referme brutalement la porte.

SAMEDI

1

Muette, comme absente. De toute la journée d'hier, Mathilde n'a pas prononcé un mot. Pierre s'est tu, conscient que la moindre parole, le moindre geste déplacé déclencherait l'explosion. Il s'est couché plus tôt qu'elle.

Elle est restée réveillée longtemps, se relevant plusieurs fois pour observer la nuit. Dans le fond du jardin, la cabane ne parlait plus. Elle était redevenue ce qu'elle avait toujours été : un simple empilement de rondins noirs et sales. Un appendice dont tout le monde se foutait. Au jardin la gloire.

Lorsqu'elle se réveilla, Pierre était déjà debout. Je suis allé voir, dit-il. RAS, l'animal n'est pas revenu. Pour ces mots, elle le détesta. Les larmes lui montèrent aux yeux.

Au petit-déjeuner, ils ne s'adressèrent pas la parole. Plus tard, ce fut Mathilde qui rompit le silence. Le décalage horaire, tu dois être fatigué… j'annule le dîner de ce soir ? Pierre fut surpris. Pourquoi donc ? C'était trop tard, des gens qui comptent, le dîner avait été fixé de longue date, d'ailleurs je suis en pleine forme c'est plutôt toi qui n'as pas l'air dans son assiette. C'est vrai qu'il avait l'air en forme. L'épisode de la veille était oublié, il était passé à autre chose. Pour cela aussi, elle le détesta.

Ainsi passa la journée. Mathilde traînait, fit semblant de lire, pianota, incapable de se concentrer. Elle pensait à Seydou. Où était-il, que faisait-il ? Elle l'imaginait traînant dehors, dans le froid. Dans la maison, Pierre s'activait. Il aimait recevoir, faire la cuisine : pas celle de tous les jours, l'anonyme, non ! Mais la cuisine brillante, celle qu'on complimente. Il s'occupait de tout : son côté exclusif. Il fit les courses, prépara le dîner. Descendit chercher les vins à la cave. Mit le couvert. Mathilde l'observait à la dérobée. La scène d'hier avait été trop rapide. Il n'était pas assez intuitif, il ne soupçonnait rien. Pour lui, c'était une histoire finie. Il n'avait rien compris : ni l'attachement de Mathilde au garçon. Ni sa honte d'avoir capitulé. Dignité de l'un, remords de l'autre : rien vu.

Plus tard dans l'après-midi, alors qu'il cuisinait, Mathilde se rendit à la cabane. Aucune trace de la présence de Seydou. Assiettes, gobelets, couverture :

tout était rangé. Pierre était passé par là. Se pouvait-il que deux jours avant, ils y aient fait ce merveilleux dîner ? Se pouvait-il…

L’heure du dîner approchait. Mathilde attacha un soin particulier à sa toilette. Elle s’habilla, se maquilla, se parfuma. Ainsi apparut-elle : rayonnante, lèvres rougies sur une carnation très pâle, robe noire entr’ouverte, légers cernes sous les yeux. Elle était très belle. Pierre la regarda descendre l’escalier avec admiration. Elle avait l’air mieux. Dans les yeux de son mari, Mathilde lut son désir. Les invités arrivèrent en ordre dispersé. Elle les accueillit souriante, aimable, impeccable.

2

Pierre avait bien fait les choses, le dîner était somptueux. Petits plats dans les grands, vaisselle fine, cuisine raffinée. La conversation roulait, étincelante, déliée par le vin. Mathilde y participait superficiellement, légèrement distante, comme désaccordée. Tenant son rôle. On parla climat, puis politique. Le Président faisait ce qu'il pouvait, il essayait de changer les choses, ce pays était rétif aux réformes, ingérable. Certes ! Mais il avait eu tort de se couper des corps intermédiaires, il le paierait cher. Traits d'esprit, ironie, légèreté. Est-ce qu'on pourrait être sérieux deux minutes, là ? Ce que je dis est important ! À la niche Charles, va coucher ! Mathilde buvait trop, se resservant, resservant les autres. Pierre, inquiet, lui fit des signes. Mais Mathilde, ostensiblement, les ignora. Provoquante, si belle. Ton vin est délicieux chéri, n'est-ce pas qu'il est bon le vin de Pierre ? Et son dîner ! Tu es merveilleux, mon amour. Un mari tel comme toi, on ne partage pas... tout pour moi ! Rires.

Plus tard dans la soirée, l'air de rien, Mathilde dévia la conversation. Et sur la politique migratoire vous pensez quoi ? Vous trouvez qu'il a raison ? Les Français donnent des leçons aux Italiens mais ils ne font pas grand-chose... De l'autre côté de la table, Pierre blêmit. Il la connaissait si bien. Son tempérament… L'alcool en plus, elle était capable de tout. Mathilde poursuivait, imperturbable. Vous accueilleriez bien un migrant chez vous, n'est-ce pas ? Allez, entre nous, qui prendrait un petit migrant chez soi ? Un invité : En voilà une question passionnante ! Pourquoi pas, si j'avais de la place ?

Ça dépend d'où il vient, en réalité

Illégal, sûrement pas. Mais s'il est légal ? Légal, ça se regarde

Un type du Moyen-Orient tu oublies mais un africain… why not ?

Ok mais comment sauras-tu si ça n'est pas un terroriste ? Ces types-là se ressemblent tous !

On aura beau fermer les frontières, il en passera toujours

Le problème, pour moi, c'est plutôt les maladies. Ces gars-là portent des tas de saloperies. Hépatite B, tuberculose, sida… Aucune envie de transformer mon

chez moi en foyer… infectieux !

C’est alors que Mathilde planta sa banderille : Les amis, j’ai une confidence à vous faire. J’en ai un dans le jardin. Un beau petit migrant bien mignon. Je l’ai trouvé au marché, il est caché dans la cabane du fond. Pas cher, tombé tout frais tout cru dans mon panier. Et si mignon ! La table se mit à rire. Quelle était drôle ! Elle poursuivit : Malheureusement Pierre ne l’aime pas, mon petit migrant. Il refuse que je couche avec. Fous rires. Chacun y allait de sa blague. Pierre se tenait en retrait, faussement détaché, sur l’air du : excusez-ma femme, elle a un peu trop bu. La tête qu’il faisait ! Pour donner le change, il était moins fort qu’elle. Et vrai, elle était complètement saoule.

Ils furent sauvés par un coup de fil. Une baby-sitter appelait, un des enfants respirait mal, il était brûlant, que devait-elle faire ? Les parents s’enfuirent. Leur départ fit l’effet d’une douche froide. On changea de sujet. La conversation reprit, plus calme. On passa au salon. Pierre servit des tisanes. Prétextant un violent mal de tête, Mathilde l’abandonna à ses invités.

Plus tard, il la retrouva dans leur chambre. Assise au bord du lit, à demi-nue, maquillée encore, elle sanglotait. Splendidement dévastée. Tu as vu ce qu’on est devenus, Pierre ? On est nuls, je suis nulle... Pierre n’insista pas. Elle était belle et désirable. Oublie ça, ma chérie. Tu avais juste trop bu.

Il la prit dans ses bras. Elle se laissa faire.

BENJAMIN

1

Mathilde se réveilla avec un effroyable mal de tête. Les images du dîner de la veille lui revenaient de façon confuse, à grands lancements. Pierre faisait son footing du dimanche, la maison était vide. Le café lui fit du bien. Elle put prendre son petit-déjeuner seule et lui en fut reconnaissante.

Elle partit à la recherche de Seydou. Elle voulait lui dire, pour l'hôtel. C'était un jour de belle lumière. Comment le retrouver ? Il n'avait rien laissé, aucun indice, pas même son nom. Elle ne savait même pas comment le décrire. Pardon, vous n'auriez pas vu un jeune garçon ? Seydou, il s'appelle. Grand, mince et costaud à la fois vous voyez ? Elle ne pouvait quand même pas dire : un noir. Un garçon d'Afrique, plutôt, voilà ce qu'elle dirait, un Africain. Oui mais de quelle Afrique ? L'Afrique, c'est grand ! Il fallait éliminer le nord. Alors elle répondrait : d'Afrique noire. Un garçon d'Afrique noire, ça passe mieux que : un noir. Nous y voilà. Elle se sentit prête. Elle chercherait entre Aubervilliers et La Chapelle. C'est là qu'ils étaient, à ce qu'on disait.

Elle sortit du métro à Aubervilliers. Marcha le long du trottoir, naviguant entre les tentes. Il y avait beaucoup de monde. On ne faisait pas attention à elle. Sur une place, des bénévoles distribuaient de la nourriture. Porte de la Chapelle, sous le périphérique, l'ambiance était différente, hostile. Le bitume était couvert de formes assises ou allongées, de duvets crasseux. Elle sentait le regard lourd des hommes sur elle. L'air puait la pisse et les gaz d'échappement. Partout, elle posait sa question. Vous n'auriez pas vu Seydou ? Un garçon d'Afrique noire. Du Mali, exactement. On la regardait avec méfiance. Elle lui voulait quoi, à son Seydou ? Elle était d'ailleurs, d'un autre univers. Elle n'avait rien à faire ici.

Au bout d'un temps, elle se découragea. Elle avait toujours vu Seydou de près, dans la cabane, sa silhouette même lui était inconnue. Comment le reconnaître ? Il fallait se faire une raison, il avait disparu. Un instant pourtant, au détour d'une rue, elle crut l'apercevoir. Cette ombre… elle courut, la rattrapa, il se retourna : ça n'était pas lui. Elle s'excusa. Elle avait cru que, une erreur, de loin vous comprenez. Son mal de tête avait réapparu, désagréable. Elle en était certaine à présent, elle ne le retrouverait pas. D'ailleurs, le souhaitait-t-elle vraiment ? Si elle le croisait, que lui dirait-elle ? La vérité, c'est qu'elle n'avait rien à offrir.

Elle se sentit perdue, inutile.

De retour chez eux, elle se déchaussa et s'approcha de la fenêtre, un thé à la main. Une lumière d'or colorait le jardin. Pierre ratissait les feuilles mortes. De la buée s'échappait de sa bouche. Son cher jardin… Lorsqu'ils avaient trouvé cette maison, quelques mois après leur mariage, c'était un jardin un fou, envahi de liseron, de ronces et de fleurs sauvages. Elle en était immédiatement tombée amoureuse. Mon jardin enchanté, disait-elle émerveillée. Mais peu à peu, au fil du temps, ils l'avaient refait. Restructuré, comme on dit. Aujourd'hui il était comme leur vie : ordonné, protégé, savamment organisé. Sans surprise. Le seul endroit resté libre, tout de fouillis et de broussailles, c'était le fond. Là où précisément se trouvait la cabane. Là où ils n'allaient jamais… Leur maison ? Elle racontait la même histoire. Ils avaient arraché les papiers peints, ôté les carrelages, déposé les volets. Et aussi : modifié les plans, ouvert des fenêtres, créé des espaces. Dans les pièces agrandies, ils circulaient autour de beaux objets. Le joyeux désordre coloré dans lequel ils vivaient autrefois avait disparu, dissout dans un blanc chic, laque et mat, subtilement dégradé, bref : conforme. Le fracas du monde s'arrêtait à leur porte. Et si d'aventure il pénétrait chez eux, c'était aseptisé, distancié, médiatisé. Mesuré aux petits dérangements qu'il provoquait à leur vie. Telle fleur n'apparaissait plus. Tel insecte avait disparu. Il y avait moins d'abeilles. La neige était devenue si rare. Tel voisin avait été cambriolé. Tel impôt avait augmenté. Où trouver de bons légumes ? Heureusement qu'on a marché le dimanche !

Jours racornis, minuscules.

Blanche comme leurs murs, tondue comme leur pelouse, taillée comme leurs buis : ainsi était leur vie. Mathilde eut un vertige.

Il fallait qu'elle vide ce trop-plein, qu'elle le partage. Avec Pierre, c'était impossible. Elle éprouva l'envie de voir son fils. Un rendez-vous professionnel improvisé en créa l'occasion. Sans plus hésiter, elle prit un billet de train pour Milan.

2

Benjamin l'attendait à l'arrivée. Il l'accueillit gentiment, grand et beau, blond comme elle. Sa joue était froide. Il portait un duffle-coat à capuche légèrement élimé qu'elle ne connaissait pas. Le grand escalier de la gare lui fit penser à Brian de Palma. Dans quel film ? Elle ne se souvenait pas. Sur les marches, un peu partout, des gens étaient assis. En remontant du sud, Seydou était passé par cette gare. Il avait emprunté cet escalier. Peut-être qu'il s'était assis sur les marches, lui aussi.

Il l'installa dans un hôtel. Il était en colocation, il s'excusait, il ne pouvait pas la loger. Ça ne se fait pas, tu comprends ? Mathilde comprenait, bien sûr. Après sa douche, elle se sentit mieux.

Ils se promenèrent autour du dôme qu'elle n'aima pas. Ces piquants blancs, on dirait un gros hérisson, tu ne trouves pas ? Je préfère celui de Florence… Ils marchèrent dans de belles rues bordées de belles vitrines. La ville était pluvieuse et froide. Derrière les façades sévères, Mathilde devinait un monde de colonnades, de jardins intérieurs, de principes. Elle pensa à Bordeaux, la ville de son enfance. Elle détestait Bordeaux, sa suffisance, son étroitesse d'esprit. Ville-naphtaline, disait-elle. Jeune adulte, elle n'avait eu de cesse de fuir ses pierres blondes. L'air de Milan lui sembla le même…. Elle cherchait confusément Seydou, s'attendant à tout instant à ce qu'il se détache d'une colonne pour se diriger vers eux. Ils visitèrent quelques musées qu'elle traversa distraitement, déconcentrée. De tous ses recoins, la ville lui renvoyait ses signaux faibles. Tas de chiffons sous un porche. Mains tendues. Regards détournés. Lèpre honteuse. Sous une galerie, ils burent un café délicieux. Le plafond était haut et le garçon très chic. Deux hommes assis à la table d'à-côté parlaient politique. Benjamin traduisait. Rien à foutre de l'Europe, disait l'un, elle ne fait rien pour nous. La faute à l'Allemagne, répondait l'autre. Trop riche, elle n'aime pas le sud. Benjamin sourit. C'est rare, deux italiens d'accord. Surtout lorsqu'ils parlent politique.

Dans une petite trattoria qu'il recommandait, ils mangèrent un poisson merveilleusement grillé accompagné d'un prosecco sec et parfumé. L'huile était verte et acidulée. Leur cuisine est meilleure que leur ville, pensait Mathilde. Benjamin était gentil, faussement attentif. La conversation sautillait,

superficielle. Papa va bien ? Et toi, ton travail ? Cet été, j'irai dans les Pouilles, avec un copain. Si j'arrive à réparer ma moto, bien sûr. Mais sur le reste, ce qu'il adorait, ce qu'il haïssait, sa vie amoureuse, tout ce qui intéressait vraiment Mathilde : rien. Silence radio. Comme il ressemblait à son père… La même attention prévenante et détachée. L'air de penser à autre chose quand on vous parle. Quel ennui ! À sa façon, Seydou avait tellement plus de présence. Plusieurs fois pendant le dîner, elle eût envie de se lever et de le gifler. Une grande claque bien frappée pour craquer son insupportable vernis. Mais regarde donc ta mère, putain ! J'ai une vie, moi aussi. Avec ton père, sans ton père, des désirs, des terreurs, des frustrations, un sexe ! Pourquoi ne parles-tu jamais des vraies choses ? Sais-tu que la semaine dernière, j'ai failli branler un garçon de ton âge ? Un petit black tout noir à peine tombé de son Afrique ? Et ceci aussi : ce soir-là, j'ai eu envie de le prendre tout entier. Tout entier dans ma bouche, tout entier entre mes cuisses. J'ai si honte, Benjamin, si honte. Oh ! Pas de ça. Mais de l'avoir laissé partir. Nous l'avons foutu dehors, ton père et moi. Foutu dehors, tu comprends ?

Mais elle se tut. Pour dire cela, tout cela, il eût fallu un autre dîner. Une autre intimité.

Un autre fils, peut-être.

Ils terminèrent par un tiramisu. Ferme et moelleux à la fois, délicatement cacaoté comme seuls les italiens savent faire : un vrai miracle.

3

Le lendemain matin, Mathilde resta seule. Benjamin révisait ses examens. Elle paressa un peu dans son lit puis se promena dans un grand parc, sans but précis. Arrivée aux ruines bosselées d'un château, elle fit demi-tour. Le temps était lugubre. Elle préférait lire.

Peu avant midi, Benjamin vint la chercher pour la raccompagner au train. Il s'était rasé, il sentait bon. Joues lisses, caractère lisse, pensa-t-elle. Comme la veille, l'escalier de la gare était piqué de gens assis. Bonne chance pour tes partiels mon chéri, surtout nourris-toi bien, je te trouve un peu pâlot. Conseils de mère. Il promit gentiment. Elle l'embrassa et monta dans le train avec l'impression désagréable qu'il était soulagé de la voir partir. Leurs deux carapaces entrechoquées. Il était si loin d'elle.

Passé la grisaille lombarde le soleil apparut, réchauffant la vitre. Le train traversait un paysage de champs blancs et lumineux. Pelotonnée sur son siège, Mathilde se sentait bien. La tiédeur voluptueuse du soleil l'engourdissait. Pour un peu, elle aurait ronronné ! Elle refusa le plateau repas, laissant flotter ses pensées.

Avait-t-elle vraiment désiré Benjamin ? Elle venait de créer son studio, sa grossesse tombait mal. Elle avait vécu son accouchement comme une libération. Et si tenir l'enfant l'avait remplie d'une grande joie, elle n'avait pas ressenti la même fierté que son mari. Le monde comptait un enfant de plus, c'était ainsi. Son fils… Que savait-elle de lui ? Il était parti si jeune… L'enfant docile s'était peu à peu métamorphosé en un adolescent distant qu'elle ne comprenait plus. La *Boarding School* à Londres, c'était son idée. Elle avait bien tenté de résister un peu, de le retenir, mais il n'avait pas cédé. Puis la Bocconi… Au fond, il n'avait eu de cesse que de les fuir. Benjamin parti, Pierre et elle s'étaient retrouvés très libres. Ils partaient à l'improviste, le week-end. Tant de villes visitées. Moments clos sur eux-mêmes, étanches, prolongement de leur vie parisienne.

Le paysage défilait, les Alpes. Ces hauteurs blanches… Comme Mathilde aimait la montagne autrefois ! La randonnée surtout, les courses lentes qui la laissaient les muscles endoloris, les jambes lourdes et le cœur heureux. Ces chemins qui s'ouvraient. Leur orée ensoleillée. Qu'avait-elle fait de sa

promesse ? La foi, la foi étincelante et radieuse, avait disparu. Changer la vie, c'était leur credo. Changer la vie ! Vingt ans plus tard, qu'avaient-ils changé ? Rien. S'ils penchaient toujours à gauche, c'était par paresse. Ils ne rêvaient plus, ils raisonnaient. Entre la gauche social-démocrate et la droite étatiste, disaient-ils, il n'y pas de différence, pas plus qu'une feuille de papier à cigarettes. Jeunes encore, désabusés déjà. Leur taille épaissie. Leurs rêves s'étaient brisés sur un mur… quel mur ? De l'argent ? Du confort ? Aussi épais en tout cas que les murailles du château qu'elle apercevait là-haut, sur les pentes enneigées. Au fond, Mathilde était presque heureuse que sa mère fût morte si tôt. Sa mère si exubérante… qu'elle ne voie pas ça : le lent rangement de sa fille chérie. L'extinction progressive de ses couleurs. Où étaient passées ses facultés d'émerveillement ? Seydou, un bref instant, les avait fait réapparaître. Mais à peine était-il parti qu'elles s'étaient de nouveau évaporées. Sa vie lui apparaissait comme un kaléidoscope rouillé, aux couleurs fanées, impossibles à raviver.

Mathilde Dubreuil, pour vous servir.

Repue et vieillie avant l'heure.

À Paris, il pleuvait. La ville était froide et grise, comme Milan. Des lumières jaunes zébraient la chaussée mouillée. C'était donc ça, l'Europe : des trains rapides qui reliaient des villes riches et hostiles, refermées sur leurs garde-manger haut placés, inatteignables.

Quelques miettes tombées de leurs claies.

Les migrants pouvaient toujours sauter.

PIERRE

On était en plein dans l'hiver, désormais. La lumière jour après jour baissait. Ils se levaient dans la nuit, rentraient dans la nuit. Un matin, les trottoirs qui conduisaient au métro se mirent à glisser. Le lendemain, on les retrouva blancs de sel. Le jardin se recroquevillait. Les plantes puisaient dans leurs réserves, attendant des jours meilleurs. Dans un mois, un petit mois seulement, c'était Noël ! Déjà, les premières guirlandes étaient apparues aux devantures.

Ils avaient repris leur vie d'avant. Cette affaire de migrant : un accrochage, un simple accrochage. La vie des couples en est tapissée, n'est-ce pas ? Ils n'en parlaient pas. Le jour, Mathilde se noyait dans le travail. La nuit, elle retrouvait la présence épaisse de son mari. De temps en temps, elle se levait et laissait flotter son regard vers la cabane. Mais au fil du temps, ce qu'elle y avait vécu lui apparaissait lointain, distancié, comme affadi.

C'est que simultanément, elle avait entrepris de se raisonner : elle avait agi de façon trop impulsive, c'était évident. Tu laisses trop parler tes émotions, ma fille. Tu es trop sensible. Regarde ton mari : il a mieux géré le coup. Un homme rationnel, efficace. Qui maîtrise les événements. Dans cette affaire, tu dois bien reconnaître qu'il a eu raison. En droit (il est interdit d'héberger un illégal). En morale (si tout le monde faisait comme nous…). Question pratique, en plus. Le simple fait de n'avoir aucune prise sur les événements, sur la vitesse à laquelle l'administration réglerait le problème, de n'avoir d'autre choix que de rester longtemps dans l'illégalité : ceci, en soi, était une réponse. Ils ne pouvaient tout de même pas foutre leur vie en l'air pour ça ! Il était temps de l'admettre : elle s'était fourvoyée.

Pourtant, bien qu'elle fût incapable de l'analyser, quelque chose avait changé. Bien loin d'avoir disparu, Seydou s'était installé entre eux. Une petite musique, presqu'un ménage à trois. Lorsqu'ils dînaient, il était là. Son absence créait un vide et ce vide s'invitait à leur table. Le soir, c'était pareil : sa présence invisible flottait dans l'air. Elle ne refusait pas que Pierre lui fît l'amour mais ça n'était plus pareil. Une nuit, son désir ne monta que par le garçon. Son dos musclé, ses fesses minces sur elle écartelée… Sa jouissance fut foudroyante. Pierre en fut rassuré. Il retrouvait sa femme, enfin ! Mais il se fourvoyait. La tendresse que Mathilde éprouvait pour lui ne lui parvenait plus que par bouffées épisodiques. Comme l'air des hautes altitudes, elle se raréfiait. Mathilde ne lui en voulait pas

de sa réaction. Elle connaissait son caractère entier, tout d'un bloc, tendu vers l'objectif. Il avait une carrière à faire, une réputation à protéger : héberger Seydou pouvait lui attirer des ennuis. Cet argument-là, Mathilde pouvait le comprendre. L'eût-il formulé qu'elle l'eût accepté. Mais justement, il ne l'avait pas exprimé, préférant justifier sa décision par des arguties de morale.

C'était ça qu'elle ne pardonnait pas : son manque de confiance. Cette incapacité à lui parler. À se parler.

À quoi bon leur vie commune ?

Un matin qu'elle se coiffait devant son miroir, il vint la rejoindre et se pressa doucement contre son dos. Son visage apparut dans l'ovale de la glace, juste à côté du sien. Il lui sourit : L'homme que tu as épousé il y a quinze ans, chérie, pas un kilo de plus ! Ainsi se voyait-il : le même, inchangé, quelques rides et cheveux gris supplémentaires, toujours séduisant. Il posa ses mains sur ses hanches et l'embrassa dans le cou, juste sous la nuque. Toi non plus tu n'es pas changée, ajouta-t-il, toujours aussi belle… Elle ne répondit pas. C'est qu'à cet instant précis, contrairement à lui, elle mesurait les effets du temps. Même pièce, mêmes acteurs, autre acte. Et dans une brève hallucination qui la terrifia, le miroir lui renvoya l'image de leurs deux têtes en négatif : crânes accolés vides et grimaçants, dents noires, orbites creuses.

Vanité de leurs vies. En frissonnant, elle se dégagea.

LA CABANE

1

Dans son dressing, Mathilde s’affaire. Ce qu’on accumule au cours d’une vie ! Depuis quelques jours, elle range. De grands rangements, le genre d’envie qui vous prend comme une guêpe vous pique, sans crier gare. Jette, ma fille, allège-toi ! Amusée, elle déplie une vieille robe. Quand je pense que j’ai porté ça... Tant de choses inutiles. Jeter vraiment ? Elle la donnera, ça peut toujours servir.

Ces petits coups mats et rapprochés, d’où viennent-ils ? Nestor, sûrement. Nestor le loir, qui squatte les combles et vit heureux. Bizarre, ce n’est pas son heure. Pierre a eu beau mettre des pièges, impossible de l’attraper. Ils se sont habitués à ses trottinements légers et intermittents, à sa présence familière. Avec tout le bazar qu’elle fait, elle l’aura dérangé. Pourtant ces coups réguliers… Intriguée, Mathilde tend l’oreille. Le tic toc ne vient pas des combles, elle s’est trompée. Plutôt d’en bas. Qui frappe ainsi ? Un coup long, deux coups brefs. Elle ouvre la fenêtre, se penche. La lune donne à la neige des reflets opales. Il lève la tête, elle voit ses yeux. Lui, Seydou !

Elle descend précipitamment, ouvre la porte. Entre, tu es gelé. Par où es-tu rentré ? Grand rire muet. Par le mur, comme d’habitude ! Elle le prend dans ses bras, le serre contre elle. Il tremble. N’aie pas peur, Seydou, n’aie pas peur. Il n’y a personne.

Je sais

Mais tu es blessé !

Pas grave

Pas grave ? C’est toi qui le dis. Entre, on va soigner ça. Il s’assoit sur le bord de la baignoire, promène son regard dans la pièce : Elle est belle, ta salle de bain.

Belle, oui. Pas autant que ton smartphone, dis-moi ! Il est tout neuf ?

Tu as vu ? Maintenant j’ai YouTube

Pas joli, ton bobo. Tu sais quoi, Seydou ?

Quoi ?

On appelle ça un œil au beurre noir. Un coquard, quoi. Un œil au beurre noir ! Seydou répète le mot, un grand sourire s'allume sur son visage. Sale coupure, poursuit Mathilde. Si la cornée est abîmée, je t'emmène à l'hôpital. Tu as très mal ? Il hausse les épaules.

Réflexes de secouriste. Les gestes qu'elle avait pour Benjamin, autrefois. Mains caressantes, doigts légers. Penchée sur lui, si près. Le regard enfiévré que l'on apaise, les mots qui calment. Depuis combien de temps n'a-t-elle pas connu une paix pareille ? Soigner, cette évidence. L'impression de retrouver une chose essentielle.

Mais elle s'est trompée. S'il tremble, ça n'est pas de froid. Ni de fièvre ni rien du genre. Elle s'agenouille, prend ses mains dans les siennes. Son regard s'échappe, fuyant. Qu'est-ce qui se passe, Seydou ? Regarde-moi ! Tu as peur ?

Ils me cherchent

Qui ça : ils ?

…

Tu t'es battu ? Tu as volé quelque chose ?

Je dois partir

Réponds-moi, Seydou. Il s'est passé quelque chose ?

Je dois partir

Pas question, pas dans cet état-là. Ce soir, tu restes

Je veux pas faire d'histoire

Tu veux dire : avec mon mari ? Ne t'inquiète pas pour ça, Seydou, je m'en occupe. J'ai abdiqué une fois, pas deux.

Abdiqué ?

Abdiqué, oui. Ça veut dire que maintenant, c'est moi qui décide

D'accord

Tu vieux bien rester ?

D'accord. Comment il s'appelle, ton mari ?

Pierre

Pierre. À l’instant même où elle prononce son nom, la porte d’entrée claque. Tu es rentrée, chérie ? Pierre qui monte et les trouve dans la salle de bains. Sa voix glaciale, à Seydou : Qu’est-ce que tu fais ici ? Je t’avais dit de ne pas remettre les pieds dans cette maison. À Mathilde, même ton : Tu vas nous faire le coup combien de fois ? Mais cette fois-ci, il la trouve. Fuck You, Pierre. Tu préfères le français ? Va te faire foutre. Tu ne vois pas qu’il est blessé ? On ne va quand même pas le jeter dehors ! Très bien, fait Pierre, tu l’auras voulu. Il tourne les talons et disparaît sans ajouter un mot.

Mathilde prend une couverture, la tend au garçon inquiet. Il est très fâché, ton mari, c’est ma faute s’il est colère. Il ne va pas te faire des histoires ? Mathilde abrège. Ne t’inquiète pas, Seydou, tout va s’arranger, je vais lui parler. Retourne à la cabane, c’est mieux. Tu connais le chemin. Bonne nuit, Seydou.

Ne pas rajouter de l’huile sur le feu, ce n’est pas la peine.

Seydou sort et disparaît au fond du jardin. Sur la fine couche de neige, ses pas laissent des empreintes sombres. Chemin éphémère qui disparaîtra au premier soleil. À moins qu’il neige encore ? Mathilde est oppressée. Les nuages filtrent la lune comme un papier calque. Le jardin est phosphoré, méconnaissable, comme éclairé de l’intérieur.

2

Seydou parti, Mathilde s’allonge sur le canapé, livre en main. Elle ne montera pas ce soir, pas avant qu’il ne soit endormi. La neige encapsule la maison d’une bulle de silence. Elle ferme les yeux. Sous ses paupières closes, la pièce se met en place.

Le jardin et la cabane pour décor, les projecteurs allumés : tout est prêt. Ce soir, c’est la première. Chacun dans sa loge, les comédiens se maquillent. Seydou de blanc, Pierre de noir. Crème grasse sur leurs peaux, mimiques de leurs visages dans la glace. Mathilde sent la tension du public, elle est nerveuse. Dans cette pièce, elle a tant mis d’elle-même ! Trois coups, silence, rideau. La scène est plongée dans l’obscurité. Bruits de pneus sur les trottoirs. Portières que l’on claque. Lueurs bleutées sur les murs du salon. Éclairs Intermittents. Bleu, blanc, circulaire. La lumière balaie les murs comme un phare la mer. On sonne à la porte, Mathilde ouvre. Voici qu’elle joue dans la pièce ? Un policier en uniforme, doigts sur la tempe, présente son badge. Ses deux collègues en retrait. Bonjour Madame, désolé de vous déranger à cette heure tardive, on nous a signalé un individu dangereux. Mathilde à demi-endormie : Vous devez faire erreur, Monsieur, il n’y a personne ici. Le policier qui s’accroche : C’est pourtant bien l’adresse, Madame. Le suspect se dissimulerait dans votre jardin, vous permettez ? Pierre qui fait son entrée, l’air dur. Écarte Mathilde sans ménagements. Comment a-t-il fait pour s’habiller si vite ? Bonjours messieurs, merci d’être là, faites votre travail. Par-là, le jardin. Ils traversent le salon, la salle à manger. Leurs mains sur les hanches, comme dans un mauvais film. En professionnels, évaluent la situation. Jardin, murs, cabane. Pas d’autre issue. Correspond au signalement. Ne vous inquiétez pas, les collègues sont garés de l’autre côté du mur. Si l’individu signalé est là, il ne pourra pas nous échapper. Bleu, blanc, circulaire. Silhouettes éclairées, lumière blanche de la lune. Unité de temps, unité de lieux : tragédie classique. Qui les a dénoncés ? Un voisin qui l’aura vu passer le mur ? La vipère d’à-côté ? Non, pas lui, dis-moi que ça n’est pas lui. Quel cauchemar.

Seydou alors apparaît à la porte de la cabane. Bleu, blanc, circulaire : les gyrophares ! La terreur le saisit, irrépressible, primaire. La tête dans la baignoire, à en suffoquer. Les coups sur ses pieds. Leur sexe en lui. La douleur intense. Il

court, il n’a pas le choix, la gouttière de l’immeuble, s’élève aussitôt. Ne pas se faire prendre, surtout ne pas se faire prendre ! À la force des bras, s’aidant à peine des pieds. Un insecte, une mante religieuse, une espèce d’alien. Incroyable agilité. Les flics au pied de la gouttière, impuissants, têtes en l’air. Seydou toujours plus haut. Un policier tente de grimper, s’élève de deux mètres, retombe lourdement. L’insecte s’élève encore. Leurs armes pointées vers lui.

Tout en haut, il se rétablit. Sa silhouette éclairée par la lune. Il progresse à présent sur le toit, à huit mètres de haut. S’aide des mains. Ce type est dingue, une vraie araignée ! Le toit est légèrement pentu, luisant de gel. Un mètre encore et il atteindra le faîte. Venez les gars, on va choper cet enfoiré de l’autre côté.

C’est alors que son pied dérape. Bêtement, il s’en faut de quelques millimètres. Ses baskets sont usées. Avec de meilleures chaussures... Le voici sur le ventre, qui commence à glisser. Une prise fait défaut sur la main droite. Les tuiles sont glacées, cette fine pellicule de neige, vous comprenez ? Les ongles crissent. La chute s’accélère, il prend de la vitesse, le corps bascule. Les mains, désespérément, s’accrochent à l’angle du toit. Silhouette de papier découpé, un instant immobile. Le poids du corps tout entier dans les doigts. Les muscles qui se contractent, tétanisent. La douleur à leur bout, intense, qui descend jusque dans la nuque, puis le dos, les reins.

La pièce à son épilogue. Bleu, blanc, circulaire. Si peur des gyrophares. Malika ! Trois secondes d’infini légèreté.

Tombée du rideau.

3

Il est tombé sur le dos. Jambe tordue, pied sur la hanche, pantin désarticulé. Mathilde hurle, veut s'avancer, Pierre la retient. Deux policiers penchés sur l'ombre allongée. Il respire encore. Samu, fissa ! Derrière la tête, autour du cou, une tache sombre apparaît. Surtout, ne le déplace pas. Déjà l'auréole noire. Le sang bu par la neige.

De toutes ses forces, Mathilde s'est imposée. On ne m'empêchera pas d'approcher, jamais. La voici livide, à genoux près du corps inerte. Seydou a les yeux ouverts, il ne bouge plus. Le creux de sa main contre sa joue. Sa vie qui se vide. La voit-il, penchée sur lui ? Il n'a pas l'air de souffrir, il a très froid. Son corps est léger, il n'a plus de poids, il vole au ras du fleuve, des ailes immenses, de plus en plus vite.

Les sirènes du Samu, on les entend de très loin. Pierre ouvre la porte du jardin : Entrez par là, ça sera plus facile. Mathilde déchirée, son cœur arraché. S'il vous plaît Madame, reculez-vous, vous ne pouvez pas rester là ! Les voisins agglutinés. Seydou qui s'enfonce. Des gyrophares ? C'est drôle, il n'a plus peur. Tuyaux, bombonnes, brancard. Ballet de blouses blanches. Combat contre le temps. L'oiseau s'éloigne du village en rasant l'eau, toujours plus vite puis monte en plein ciel. Le village tournoie comme une toupie. Le vent qui d'un coup tord le fleuve et l'éclair aveuglant qui le perce, jusqu'au silence assourdissant qui envahit tout.

L'urgentiste se relève, son regard croise celui des policiers. Épaules impuissantes. Mathilde dans l'axe, qui s'effondre dans les bras de Pierre. Corps embarqué recouvert d'un drap blanc. Le Samu s'éloigne dans la nuit.

Au retour, pas besoin de sirènes. Les gyrophares suffisent.

Vous le connaissiez ? Pierre au policier : Jamais vu, non. Et vous, Madame ? Pierre : Ma femme est choquée, Monsieur, vous voyez bien. Elle ne le connaissait pas, non. Ok pas de souci ! On va mettre : individu non identifié. Ça arrive souvent, vous savez. Ces types-là ne savent même pas quand ils sont nés ni comment ils s'appellent. Incroyable, non ?

Les policiers repartent, les voisins ont disparu. Mathilde reste là, bras ballants,

dévastée. La tache sombre s’est déformée. Un mince fil noir coupe la neige et court vers le caniveau.

Pierre entoure les épaules de sa femme, la presse doucement contre lui. Personne n’a voulu ça, dit-il, personne.

Rentrons à présent, il fait froid.

LE JARDIN

1

Il y avait mort d’homme, il fallait une déposition. Ils furent convoqués au commissariat. Pierre : Est-ce bien nécessaire ? La police était présente, vous savez bien que c’était un accident ! La loi, Monsieur. On ne discute pas la loi.

Ils s’y rendirent séparément. Depuis trois jours, elle l’évitait. Rester ensemble était devenu impossible.

Bâtiment gris creusé de longs couloirs. La Seine tout contre, ses arbres plantés comme des sentinelles. Une termitière, pensait Mathilde. Une termitière de flics. Le Commissaire avait les yeux minces. Je suis heureux de vous rencontrer, Madame Dubreuil. Terrible, cette histoire, terrible. Vous connaissiez cet homme ?

Non, Monsieur le Commissaire, jamais vu

À votre avis, il entré comment ?

Par le jardin, je suppose. Pas la maison, en tout cas. Il n’y avait aucune trace

Il faudra vous protéger davantage, chère Madame, on rentre trop facilement chez vous. Je l’ai déjà dit à votre mari

...

Rehaussez votre mur ou protégez-le !

Vous pensez à quoi ?

Je ne sais pas, moi, un peu d’imagination ! Tessons de bouteilles, barbelés, pièges à loup… Ou quelque chose de plus classique ? Genre alarme, vous voyez. Se moquait-il ? Mathilde n’en était pas sûre. Mais déjà il enchaînait : Bref, cet homme se cache dans la cabane de votre jardin. À votre avis, il était là depuis longtemps ?

Aucune idée

Vraiment ? J’aurais cru…

Qu’est-ce qui vous fait dire ça ?

Rien. Enfin si quelque chose. Ou plutôt quelqu’un. Il se penche vers elle, doucereux : Votre voisine.

Vous voulez dire, Madame Gisèle ?

Madame Gisèle, c’est ça. Elle est venue nous voir, figurez-vous. Elle dit qu’elle a vu cet homme entrer chez vous et qu’elle vous l’a signalé. Vous aviez l’air de le connaître. Vous n’étiez pas très inquiète, apparemment.

Oh ! Madame Gisèle… vous savez, Commissaire, elle est un peu confuse. Le grand âge. La pauvre perd la boule, c’est bien triste. C’est ce que je lui ai dit, d’ailleurs : Vous vous êtes trompée, Madame Gisèle, rentrez-chez vous.

Sourire du Commissaire, agaçant, froid comme un fil d’acier. Vous n’aviez donc jamais vu cet homme… Jamais, non. Admettons, Madame Dubreuil, admettons. En tout cas, ça n’est toujours pas lui qui pourra témoigner. Rupture des cervicales… Quelle idée aussi de monter sur ce toit ! Vous avez remarqué qu’il était blessé à l’œil ? Il a dû se battre, ces types se battent tout le temps. Le pansement était tout frais. Je me demande bien qui a pu lui faire ça… Je parle du pansement, bien sûr.

Vous l’avez identifié ?

On a retrouvé sa trace, oui. Un Malien. Arrivé par la mer, enregistré en Italie. Du grand classique.

Je peux vous demander son nom ?

Son nom… Ça vous intéresse ? Enfin je vais vous répondre, chère Madame, puisque vous me posez la question. Attendez voir. Il regarde son écran. Ah ! Le voilà, c’est lui... Seydou. Seydou Malemba.

Seydou Malemba. Du Mali.

Du Mali, oui. Vous connaissez ?

Non, je n’y suis jamais allée

Beau pays. Mais pas vraiment le moment, si je peux vous donner un conseil

Merci. Et maintenant, il se passe quoi ?

Rien, chère Madame, rien. J’ai votre déposition, cela me suffit.

Non, je voulais dire pour lui, pour Seydou. Le Commissaire hausse le sourcil, l’œil ironique : Pour Seydou ?

Oui, je veux dire : Pour cet homme. Vous allez en faire quoi ?

Vous parlez du corps ?

Du corps, oui

Rien. Attendre. On l’a déposé à la morgue. On va prévenir son gouvernement

Ensuite ?

Ah ! ça. Vous savez, l’administration malienne… déjà que la nôtre... On verra bien si quelqu’un le réclame. Dans le meilleur des cas, c’est une affaire de plusieurs mois. Sinon que voulez-vous ? On le mettra aux indigents, à Thiais. En attendant, ce brave garçon a de la chance, il a l’air conditionné. Pourvu qu’il ne s’enrhume pas !

Le Commissaire se lève, les yeux froids : Au revoir, chère Madame, au revoir. Pardonnez mon humour, je reconnais qu’il est un peu déplacé. Et s’il vous prenait l’envie de compléter cette déposition, surtout n’hésitez pas. Mathilde se lève à son tour : Au fait, Commissaire, il avait quel âge ?

D’après mon dossier, dix-neuf ans. Un peu jeune pour mourir, vous ne trouvez-pas ?

Ce furent leurs derniers mots. De sa fenêtre, il la regarda traverser la cour et sortir. Cette fille, pensait-il, cette fille ne m’a pas dit le quart de la moitié de ce qu’elle sait… Mais après tout qu’est-ce que j’en ai à foutre ? Pauvre gosse, ça ne le ramènera pas.

Mathilde marcha longtemps sous la pluie. La Seine était étonnamment haute. Par endroit, l’eau mangeait les quais. Pierre lui avait fait promettre : Ce type, tu ne l’as jamais vu avant, jamais. Sinon, tu connais les flics, on est parti pour des putains d’emmerdes. Elle avait tenu parole. Pas sûr que le Commissaire l’ait cru mais peu importe, elle avait joué sa partition.

C’est la seule chose qu’elle ferait pour Pierre.

Pour le reste, c’était fini.

2

Très vite, la nouvelle circula sur les réseaux sociaux. Migrant décédé, tentait d'échapper à la police, tombé d'un toit. Circula un temps puis disparut. Simple accident, ça n'intéressait pas grand monde. Seule une association, une petite association de rien du tout, suivit l'affaire. Pierre s'en foutait. La presse était restée silencieuse, il n'avait pas été cité, c'était l'essentiel. Circulez, affaire classée.

Mathilde, elle, prit rendez-vous. L'homme qui la reçut était grand et mince, ses gestes étaient doux. Je vous en prie, Madame, je suis heureux de vous recevoir. Accompagner les sans abris dans leur dernier voyage, c'est notre vocation. Ceux qui meurent comme ça, sans personne pour les réclamer. Il faut bien s'en occuper, n'est-ce pas ? Ils ne peuvent pas partir comme des chiens… Il y en a beaucoup ? Si vous saviez, chère Madame. Ce pauvre garçon par exemple, il venait d'arriver. On l'a vu deux ou trois fois du côté d'Aubervilliers puis plus rien, disparu. Pas d'amis, pas de famille. Enfin, à notre connaissance… Vous le connaissiez ? Non, fit Mathilde, non, pas vraiment. On s'est croisé un jour, on a parlé un peu, c'est tout… Vous avez prévu quelque chose pour lui ? Oui, une petite cérémonie, comme d'habitude. Laissez-moi voir… Square Claude Bernard, mardi à 15.00. Si ça vous tente.

Autour de l'arbre nu, combien étaient-ils ? Une dizaine, quinze tout au plus. L'homme qui l'avait reçue, des gens de l'association, quelques anonymes sous leur parapluie, un pochard pas loin. Mathilde s'approcha. Ils firent cercle autour de l'arbre. La photo de Seydou était punaisée dessus, sur l'écorce. L'homme doux prit la parole. Chers amis, Seydou n'est pas mort pour rien ! Ce que tu as semé germera, qui perd sa vie la trouvera… Les mots ricochaient sur Mathilde comme la pluie. Combien de fois les avaient-on servis ? On attacha une fleur à l'arbre, sous la photo. C'était fini.

C'est en se retournant qu'elle l'aperçut, stupéfaite. Benjamin ! Elle se sentit défaillir, s'appuya à son bras. Il était beau, il avait l'air triste. Désolé mon chéri, je m'attendais si peu à te voir…. Qu'est-ce que tu fais là ?

Je suis venu pour lui

Lui ?

Lui, Seydou

Seydou ! Tu le connaissais ?

On s’est rencontré à Milan, par hasard. Il était paumé...

Alors ?

Alors on lui a donné un coup de main

… ?

On l’a hébergé deux ou trois jours. Un gars super. On l’aurait bien gardé plus longtemps mais il voulait repartir. Son truc, c’était la France.

Comment as-tu appris, pour sa mort ?

Les réseaux sociaux. J’ai vu passer la nouvelle. Après, j’ai appelé l’association.

Il est tombé du toit, Benjamin. Il a glissé

Je sais

Quand la police est arrivée

Je sais. Il avait une peur bleue des flics

Le gel. Il faisait si froid. Dis-moi…

Oui ?

Pourquoi chez nous ?

Je lui avais donné votre adresse

Notre adresse ?

Il ne connaissait personne alors je me suis dit…

Quoi, tu t’es dit quoi ?

Je ne sais pas, en fait. Que sûrement, vous l’aideriez ?

Ce fut ainsi. Cet après-midi-là, Mathilde pleura longtemps sur la poitrine de

son fils. Benjamin ne disait rien, il la laissait pleurer, elle regardait Seydou sur l'arbre, la fleur dessous. Incapable de le regarder, lui. Je ne savais pas, Benjamin, nous ne savions pas. Comment aurais-je pu savoir ? Mais c'était trop tard. Tout était trop tard. Le prix à payer. La mort de Seydou ouvrait un gouffre. Elle y perdrait son amour. Elle y retrouvait son fils.

Benjamin repartit pour Milan. Il ne voulut pas voir son père, ni l'endroit où Seydou était mort.

Mathilde rentra chez elle et pour la première fois, comprit : la logique du monde. Elle en était. Impossible de s'extraire.

Qui poussait des hommes à quitter leurs foyers, leurs enfants, leurs amours. A prendre des risques insensés. À traverser l'élément le plus hostile, le plus étranger : la mer. Des entreprises crevaient leurs terres. Des chalutiers ratissaient leurs eaux. Des bulldozers décimaient leurs forêts. Des avions stérilisaient leurs champs. Les fruits, le poisson qu'elle trouvait dans son assiette. Les composants de son smartphone. L'essence qu'elle mettait dans sa voiture. Le diamant qu'elle portait à son doigt. Elle regarda son univers. Il lui apparût fermé, étriqué. Sa maison : cadenassée. Les noyés permettaient à son jardin de prospérer. À son pays d'être libre. À ses draps d'être propres. À son ventre d'être plein. Rien n'était dû, rien n'était mérité. Pour qu'elle vive ainsi, il fallait que d'autres meurent.

La même terre. Un jardin fleuri pour certains, un toit glissant pour d'autres.

Ils avaient perdu leur âme. Elle ne jugeait pas, elle ne proposait rien. Elle n'avait rien à dire. Elle reprenait simplement conscience.

Elle partirait, c'était une évidence. Elle passerait par l'Espagne pour éviter la mer. Elle irait dans son pays, elle chercherait son village, elle trouverait sa maison. Sa peau ridée, ses yeux minces : elle la reconnaîtrait entre mille. Alors elle la prendrait dans ses bras et elle l'embrasserait longtemps et elle chuchoterait à son oreille embrassée sans reprendre son souffle j'ai fait tous ces kilomètres pour vous Madame pour vous parler de lui de son sourire éclatant, de sa joie de comment il a trouvé du travail tout de suite de comment il s'est fait des amis tout de suite du magnifique blouson qu'il s'est acheté avec son premier salaire. Il était si beau avec son blouson, elles seraient si fières ! Le crépuscule mauve tomberait sur la terre et sur leurs joues accolées couleraient des larmes de bonheur.

Ré-enchanter le monde. C’était peu, infiniment peu, mais c’était la seule chose qu’elle pouvait faire.

Mathilde se retourne une dernière fois sur le jardin clos, les murs qui l’entourent. Il pleut. Au sol, sur le trottoir, à l’aplomb du toit, les traces de craie ont disparu, effacées par l’eau.

MALIKA

1

Malika se déplace un peu pour rester sous l'ombre. Son cœur saigne, elle est triste. Sa chaise est lourde à tirer. C'était pourtant une belle journée, pas trop chaude ! Mais il y a des jours comme ça qui font du mal. Des jours mauvais.

C'était hier, alors qu'elle était au fleuve. Elle était partie tôt, par le chemin du haut. Les crapauds chantaient, les flamboyants dressaient leurs têtes sanglantes. Avec les reflets, l'eau était toute orange, comme une teinture. Un bateau est passé, chargé d'Okoumé, tremblant de brume. La rive d'en face renvoyait le bruit de son moteur très fort, on aurait dit qu'il venait la prendre. Mais il ne s'est pas approché. Il s'est éloigné lentement, il a tourné la grande boucle de vase et il a disparu. Malika est restée seule à frotter son linge. Seule avec les crapauds qui croassaient et les oiseaux assourdissants et toutes les criailleries de la forêt juste derrière elle. Et le fleuve qui roulait ses eaux jaunes.

Mais ce silence tout à coup ? Les oiseaux qui s'arrêtent de chanter, les crapauds qui se taisent, le serpent qui rentre dans son trou. La forêt ne s'arrête jamais, Malika le sait. Un silence comme ça, la forêt muette… elle se redresse inquiète. Et d'un coup le vent qui tord le fleuve, l'agite en tous sens, le blanchit d'écume et l'eau qui gémit et devient noire et l'éclair aveuglant qui la perce, un seul coup comme un couteau au cœur - ce coup de vent ? Malika a compris : le fleuve a parlé.

Seydou, son petit vif-argent.

Mais bientôt déjà, sans tarder, les crapauds reprennent leurs chants pesants. Forêt sans mémoire, indifférente à la souffrance des hommes. Seules demeurent ses oreilles assourdies et son cœur mortellement triste. L'air a une odeur de bassine brûlée.

Il est mort. Son petit Seydou est mort.

Elle en est sûre, aussi sûre que les esprits veillent sur la terre.

2

C’était hier. La terre brûle et le ciel est blanc et sauvage. Creusées de soif, les chèvres se sont rangées à l’ombre sous le karité raidi de chaleur. Malika n’a pas de reproche oh ! Non, pas de reproche. Il a bien fait de partir, de s’en aller loin d’ici. Au moins, il a eu sa vie. Une vraie vie à lui, qu’il a choisie : pas comme s’il était resté.

Il n’y a pas d’avenir ici, que la mine ou les champs. La mine pour la poussière, les champs pour la sueur. Penché sur la terre à t’en casser les reins. Cette vie-là, Seydou n’en voulait pas. Après l’école, ils sont venus lui parler. Viens avec nous ! Tu es fort et honnête comme ton père, tu feras manger ta famille. Mais Seydou a refusé. La mine, il a dit : jamais. Je préfère les champs. Je préfère encore les champs.

Dans les champs, il est resté trois ans. Il travaillait pour un grand propriétaire, c’était dur. La terre surtout, quand elle s’est mise à sécher. Partout ces années-là, c’était sec, terriblement sec. La terre craquait, le coton jaunissait, il poussait mal, c’était beaucoup de travail. Seydou est travailleur, il s’accrochait, peut-être qu’il aurait continué, peut-être qu’il serait resté au village. Mais un jour ils sont arrivés. La milice. Ils portaient des uniformes et ils sentaient mauvais, Seydou les aimait pas. Un jour ils ont dit : tu es fort, tu vas venir avec nous. Seydou a dit : d’accord. Sur le moment il pouvait pas dire autrement mais quand Malika a lu ses yeux, elle a compris. Il voulait faire à son idée, pas se faire diriger.

Il réfléchissait pour partir.

Il est parti. Un camion qui remontait vers le nord. Il est monté dedans comme ça, sans bagage, sans rien et le camion l’a emmené. Malika chérie ne t’inquiète pas ! Je t’emporte dans mon cœur, salue bien tout le monde pour moi. Il a écrit aussi : Dieu vous protège. Il a laissé ce mot sous une pierre, sur la table. Avec une fleur dans un verre d’eau.

C’était très dangereux, ce voyage, alors elle a prié. Contre les profiteurs, contre tous les méchants qu’il croiserait. Et aussi pour qu’il soit prudent, pour qu’il reste sur ses gardes. Oh ! Comme elle a prié. Nuit et jour, avec tout son cœur, tout son amour, toutes les prières qu’elle connaissait et même d’autres

qu’elle inventait. Et voyez comme Dieu est grand ! Il l’a écoutée. Un jour, Seydou a laissé un message. Il était arrivé, il était en France.

Dieu est grand et miséricordieux. Qu’Il soit béni jusqu’à la fin des temps.

Il était travailleur, Seydou. Intelligent et travailleur. La France est un grand pays accueillant, une république. Un pays qui aime l’Afrique. Un pays où il y a du travail. Un pays pour une famille. En France, il intégrerait la société, il aiderait les français. Il ferait bien. Il était si drôle, si vif. Il a parlé si tôt. Il faisait la joie autour de lui. Et aussi il réfléchissait, il s’intéressait aux choses. De tous les frères et sœurs, c’était le plus joyeux, le plus plein de vie. Il avait beaucoup de malice, toujours prêt à faire une blague. Il adorait l’école. C’était un garçon très doué, il savait tout faire. Tout réparer. La France, c’était son rêve. Aller à l’école, passer son bac, trouver du travail. Travailler dans un garage. Un vrai garage, avec de la mécanique. Les voitures, les moteurs, il adorait ça.

Réparer les voitures des français pour qu’elles roulent mieux : c’était son idée.

Une seule fois, il a donné des nouvelles. Un tout petit message parce qu’il n’avait pas d’argent, pas encore. Je suis en France, il a dit, j’habite chez une dame très gentille, tout va très bien ne vous inquiétez pas, surtout ne vous inquiétez pas.

Ce jour-là, Malika était si heureuse.

Ce jour-là, les couleurs sont revenues dans sa vie.

3

Tout à l’heure, les voisins sont venus. Ils ont montré, sur leur téléphone : une petite place à Paris, des gens rassemblés, la photo d’un garçon accrochée à un arbre, une fleur dessous. On ne voit pas très bien la photo, avec le flou. Tu crois que c’est lui ? Oui, a répondu Malika. Oui, c’est bien lui.

Son cœur est triste. Le soleil tourne. Elle déplace un peu sa chaise pour trouver l’ombre, comme tous les jours. Là où vont les chèvres. Elle n’a pas de ressentiment. C’est pas la faute de la France, c’est pas la faute aux français, c’est la faute de personne. Il fallait pas qu’il reste au village. À son âge, elle aurait fait pareil.

À présent, elle attend la femme blanche.

La femme blanche est en route, elle le sait.

Elle l’attend.

MATHILDE

Mathilde se retourne une dernière fois sur le jardin clos. Les murs qui l'entourent : murs de sa vie. Il pleut. Au sol, sur le trottoir, à l'aplomb du toit, les traces de craie sont déjà effacées.

Elle prendra le train vers le sud-ouest, direction Bordeaux. À Bordeaux, elle se rendra à la gare routière et prendra l'autocar. Elle s'étonnera de la Garonne aux eaux jaunes, presque une mer. Elle n'aurait jamais pensé qu'un fleuve pût être si large. Un pont très haut l'enjambe. Ils passeront tout près, sortiront de la ville, traverseront des vignes, beaucoup de vignes. Elle descendra au terminus. À Lacanau, elle ne croisera personne. Un bandeau de hauts pins sépare les maisons de l'océan.

Elle se déchaussera et marchera sur la plage immense, vers le sud. Lumière poudrée, sable à l'infini. Grondement des vagues. Elle ne sait pas encore où elle dormira. Son téléphone sonnera : elle ne répondra pas. Elle recevra des messages : elle ne les lira pas. Elle se sentira inexplicablement légère, comme réconciliée.

Plus tard, elle échouera dans un bar. Le bar est au bord de la plage, tout bleu, vous pourriez facilement le reconnaître. Les peintures sont défraîchies, on y sert des gaufres. Des filaments de sable chassés par le vent passent sous la porte et serpentent sur le sol. Derrière le comptoir, la télévision est allumée. Elle montre des images de bateau ballotté par les vagues. Des images d'hélicoptère, prises de très haut mais quand même : d'assez près pour voir que le bateau est vide. Mathilde alors pense au naufrage de son amour et se dit que oui, vraiment, les choses étaient écrites.

Elle se demandera comment il est possible qu'en quelques semaines seulement, un gamin ait provoqué tant de changements dans sa vie. Elle comprendra qu'en réalité, elle l'a toujours connu. Seydou était une part d'elle-même, j'écrirais volontiers : une part de son âme, si le mot âme n'était pas galvaudé. Sa part d'humanité. Elle le bénira. Son sourire éclatant. Il était l'optimisme du monde. Elle entend son rire dans les vagues, dans l'écume qui danse, dans le fracas sourd de l'océan. Elle ne sera pas triste.

Il lui manquera.

C'est pour ça que je pars, Pierre. Par fidélité à ce que nous étions. Te

souviens-tu de ce jour où il faisait si froid ? Au clochard qui gelait en bas de chez nous, tu es descendu porter une couverture et de l'eau chaude, te souviens-tu ? On collait des affiches, on faisait l'amour dans la voiture, on sautait des repas : on s'en foutait. Le monde restait à inventer. Chaque jour, il était différent. Chaque jour il était plus beau.

On se foutait de tout, en réalité. De tout sauf des autres. Juste l'inverse d'aujourd'hui.

Le goût du sel sur ses lèvres. Le parfum des pins. La conscience du monde. Elle marche, son sac sur le dos, elle a tout son temps.

Mais cette silhouette noire qui s'avance sur l'eau, à la limite de la baïne : Seydou ? Elle a tant à donner ! Elle entre. L'eau est si froide. Le courant est fort, qui lui tire les pieds et l'attire vers le large.